

DOCUMENTS HISTORIQUES

— NO. 4 —



CHELMSFORD

CONISTON

CHAPLEAU



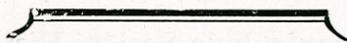
Société Historique du Nouvel-Ontario
Collège du Sacré-Coeur, Sudbury

— 1944 —

971.4

DOCUMENTS HISTORIQUES

— NO. 4 —



CHELMSFORD

CONISTON

CHAPLEAU



Société Historique du Nouvel-Ontario

Collège du Sacré-Coeur, Sudbury

— 1944 —

**Documents de la Société Historique
du Nouvel-Ontario**

- No. 1 : La Société Historique du Nouvel-Ontario.
No. 2 : Aperçu sur les origines de Sudbury.
No. 3 : Faune et mines régionales.
No. 4 : Chelmsford, Coniston et Chapleau.

Avant-propos

Le chaleureux accueil des travaux publiés par la Société historique du Nouvel-Ontario, dans les milieux universitaires français et anglais comme chez les bibliophiles, manifeste plus qu'une bienveillante approbation, un encouragement peu banal à poursuivre l'oeuvre commencée.

Présenter ce nouveau document, c'est présenter un enfant de vingt-quatre mois. Les débuts de notre société, quoique modestes, sont de bon augure. Elle s'est appliquée à recueillir non les cendres sur les autels du passé, mais le feu qui anime et éclaire. C'est pourquoi notre société est née pour vivre et porter des fruits de vie.

En feuilletant cette quatrième brochure, vous trouverez que le feu qui éclairait les horizons de nos pionniers n'est pas éteint. On le sent se ranimer partout, particulièrement autour des clochers et des écoles. C'est pour répandre quelques-unes de ses flammes que ce quatrième fascicule offre trois monographies paroissiales: Chelmsford, Coniston et Chapleau, ou trois aspects caractéristiques de la région. Chelmsford est une paroisse rurale; la seconde, minière; la troisième, un centre ferroviaire. Des vignettes choisies illustrent le texte.

Dans son premier bulletin historique, la Société avait "le ferme espoir de déclencher un mouvement de sympathie pour tout ce qui regarde la grande comme la petite histoire et d'intensifier la connaissance, le goût, l'amour du régionalisme". La réalité a fait place au rêve; le public franco-ontarien a fort bien compris notre appel.

La Société profite de cette excellente occasion pour remercier tous ces généreux bienfaiteurs, en particulier M. le Dr Raoul Hurtubise, ex-président, M. le curé Roméo Gascon, de Chapleau, les Archives fédérales d'Ottawa, etc.

Le Comité de Publicité a dressé la liste de tous les membres de la Société et présente à ses lecteurs une enquête d'histoire locale pour faciliter leur travail de recherches.

DR RODOLPHE TANGUAY, M.D., L.G.M.C., (ENG.) (1)
Président de la Société historique du Nouvel-Ontario

(1) Le Dr Tanguay est originaire de Montréal où il y étudia la médecine. En 1924, il ouvrit un bureau à Sudbury. Il fut président de la Société Médicale de Sudbury, chef des services de chirurgie, organisateur d'un service d'urologie. Deux stages d'études à New-York l'aidèrent à compléter sa science chirurgicale et urologique. Président de la régie interne des écoles et commissaire, co-fondateur du cercle Jacques-Cartier, fondé dans un but culturel pour grouper les instituteurs et institutrices; bref, il est tout dévoué aux causes scolaires et nationales.

La Société Historique du Nouvel-Ontario

COMITE DIRECTEUR DE 1944

<i>Président honoraire</i>	Mgr Stéphane Côté, P. D.
<i>Président d'office</i>	M. le Dr Rodolphe Tanguay, M. D.
<i>Vice-président</i>	R. P. Lorenzo Cadieux, S. J.
<i>Secrétaire</i>	R. P. Rosaire Legault, S. J.
<i>Secrétaire-adjoint</i>	Me Jean-Paul Léonard
<i>Trésorier</i>	M. J.-Armand Lapalme
<i>Trésorier-adjoint</i>	M. Ernest Marcotte
<i>Vérificateur officiel</i>	M. Gaston Boyer
<i>Conseillers</i>	R. P. Guy Courteau, S. J. R. P. Henri Gauthier, S. J. M. le Dr J.-Raoul Hurtubise, M. P. Me Léo Landreville M. Adélar Lafrance, M. Laurier Carrière

MEMBRES

- BELCOURT, le révérend père Guillaume, S. J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.
BIDAL, M. Gérard, Hanmer, Ont.
BOURASSA, le capitaine Lionel, aumônier militaire, No 3 SFTS, Calgary, Alberta.
BOYER, M. Gaston, 74, rue Xavier, Sudbury, Ont.
CADIEUX, le révérend père Lorenzo, S. J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.
CAMPEAU, le révérend père Lucien, S. J., Collège Saint-Ignace, 2919, rue Bellechasse, Montréal, P. Q.
CAMPEAU, M. l'abbé Ovila, Sturgeon-Falls, Ont.
CARRIÈRE, M. Laurier, 445, 2e rue, Cornwall, Ont.
CASAUBON, lieutenant Théophile, 53, rue Pine, Brockville, Ont.
CHARBONNEAU, M. Louis, 1, rue Beckwith, Ottawa, Ont.
CHARETTE, M. Henri, 289, rue Larch, Sudbury, Ont.
CHARETTE, Mlle Yvonne, 289, rue Larch, Sudbury, Ont.
CHARPENTIER, M. le curé Siméon, Hanmer, Ont.
CHIASSON, M. Emilien, 264, rue Murray, Sudbury, Ont.
CHOLETTE, M. le curé L.-J. Lavigne, Ont.
COGLAN, M. le curé J.-P., Garson, Ont.
COLLIN, M. Michel, 500, rue Tedman, Sudbury, Ont.

CORBEIL, M. Arthur, 211, rue Riverside, Sudbury, Ont.
CÔTÉ, monseigneur Stéphane, P. D., Chelmsford, Ont.
COURTEAU, le révérend père Guy, S. J., Collège du Sacré-Coeur,
Sudbury, Ont.
COUSINEAU, Madame Joseph-Emile, Sturgeon-Falls, Ont.

DAIGLE, M. le curé J.-Conrad, Cache-Bay, Ont.
DESROSIERS, M. le Dr R.-L., dentiste, 67, rue Elm, est, Sudbury, Ont.
DUBEAU, Mlle Marie-Jeanne, Warren, Ont.
DUCHARME, M. Jean-Baptiste, 73, rue Beech, Sudbury, Ont.

FORTIN, Mlle Juliette, la Croix-Rouge de la Jeunesse, 621, rue Jarvis,
Toronto, Ont.
FOURNIER, Mlle Alice, 74, rue Beech, Sudbury, Ont.

GAGNON, Mlle Gemma, 121, rue Baker, Sudbury, Ont.
GAGNON, M. Hildebert, 121, rue Baker, Sudbury, Ont.
GASCON, M. le curé Roméo, Chapleau, Ont.
GAUTHIER, le révérend père Henri, S. J., Collège du Sacré-Coeur,
Sudbury, Ont.
GAUTHIER, M. Léoda, 57, rue Lévis, Sudbury, Ont.
GINGRAS, M. Jules-H., Banque Canadienne Nationale, Sudbury, Ont.
GIROUX, Mlle Cécile, Coniston, Ont.
GODBOUT, M. Arthur, 148, rue Bloor, Sudbury, Ont.
GRAVELLE, M. Maurice, 326, rue Lloyd, Sudbury, Ont.
GROULX, M. Roland, 113, rue Xavier, Sudbury, Ont.

HURTUBISE, M. le docteur J.-Raoul, M.D., M.P., 17, rue Durham, Sud-
bury, Ont.

LABERGE, M. Joseph-Alfred, 124, rue Louis, Sudbury, Ont.
LABROSSE, Madame Eva, 97, rue Notre-Dame, Sudbury, Ont.
LACOURCIÈRE, Me Jules-Emile, 10, rue Elm, est, Sudbury, Ont.
LAFERRIÈRE, Mlle Jeannine, 20, rue Wembley, Sudbury, Ont.
LAFRANCE, M. Adélar, 8, rue Durham, Sudbury, Ont.
LANDREVILLE, Me Léo, 22, rue Elm, Sudbury, Ont.
LALANDE, Me Léon, 430, rue Saint-Nicolas, Montréal, P. Q.
LANGLOIS, Madame Hector, 66, rue Ignatius, Sudbury, Ont.
LAPALME, M. J.-Armand, 50, rue Elgin, Sudbury, Ont.
LEBEL, M. Pierre, 142, rue Eyre, Sudbury, Ont.
LEDUC, Madame Olivier, 74, rue Beech, Sudbury, Ont.
LEGAULT, le révérend père Rosaire, S. J., Presbytère Sainte-Anne, Sud-
bury, Ont.
LEGRIS, Madame Samuel, 57, rue Notre-Dame, Sudbury, Ont.
LÉONARD, Me Jean-Paul, 163, rue Mountain, Sudbury, Ont.
LEROUX, M. Roméo, 349, rue Médora, Sudbury, Ont.

- MARCHILDON, M. le curé Thomas, Lafontaine, R. R. No 3 Penetanguishene, Ont.
- MAGEAU, M. Zotique, Sturgeon-Falls, Ont.
- MALO, Capitaine R.-Florent, Cornwall Basic Training Center, Cornwall, Ont.
- MARCOTTE, M. Ernest, 50, rue Elgin, Sudbury, Ont.
- MICHAUD, M. Antonio, pharmacien, 28, rue Durham, Sudbury, Ont.
- MICHAUD, M. l'abbé Raymond-Jacques, Chelmsford, Ont.
- MILLETTE, M. Rémi, 201, rue Pine, Sudbury, Ont.
- MORISSET, M. Fernand, 105, rue David, Sudbury, Ont.
- NOËL DE TILLY, M. Oscar, Maison Laberge, 124, rue Louis, Sudbury, Ont.
- PAQUETTE, M. Paul, 15, rue Young, App. 6, Sudbury, Ont.
- PARENT, M. le curé J.-Germain, 322, rue Cathcart, Sault-Sainte-Marie, Ont.
- PARENT, M. Lucien, architecte, 39 avenue Cornwall, Ville Mont-Royal, P. Q.
- PELLAND, M. René, Maison Laberge, 124, rue Louis, Sudbury, Ont.
- PLOUFFE, M. le curé Hector, Warren, Ont.
- PLOUFFE, M. le juge J.-A.-S., North-Bay, Ont.
- PRIEUR, M. le curé J.-A., Field, Ont.
- PROULX, M. le juge Edmond, Nickel Range Hôtel, Sudbury, Ont.
- PROULX, Mlle Gilberte, 297, rue Elm, Sudbury, Ont.
- RACETTE, M. le curé Oscar, Verner, Ont.
- RICARD, M. Félix, 6, rue Lisgar, Sudbury, Ont.
- RIVET, M. Léo, Banque Canadienne Nationale, Sudbury, Ont.
- SAINT-PIERRE, M. Bruno, 232, rue Montcalm, Sudbury, Ont.
- SAMSON, M. Joseph, 177, rue Eyre, Sudbury, Ont.
- TANGUAY, M. le docteur Rodolphe, M. D., 19, rue Durham, Sudbury, Ont.
- TITTLE, M. Georges, Banque Canadienne Nationale, Sudbury, Ont.
- VILLENEUVE, M. l'abbé Laurent, 216, rue Bond, Sudbury, Ont.

Enquête d'histoire locale

par RAOUL BLANCHARD (1)

Ce n'est pas sans étonnement que j'ai constaté, au cours de mes pérégrinations à travers la Province, qu'on était dans la plupart des paroisses assez mal renseigné sur le passé et même le présent de la localité où l'on habite. Il est probable que cette indifférence n'est qu'apparente; elle tient à l'embarras où se trouvent les gens de bonne volonté, hésitant sur l'objet des recherches à effectuer, et sur la façon de les effectuer. Ce serait une bonne oeuvre que d'aider ces bonnes volontés; j'ai donc cédé sans me faire prier aux instances de l'abbé Albert Tessier me demandant d'esquisser une orientation de ces recherches locales. On trouvera donc ici quelques notions de méthode, que m'ont suggérées mes propres travaux; je suis persuadé d'ailleurs qu'il existe d'autres moyens d'approcher ces problèmes.

1 — LES ORIGINES

Il est toujours intéressant de savoir comment la paroisse a été fondée, et par qui. Autant que possible, connaître le premier colon, la date de sa venue, et d'où il venait. Puis ceux qui l'ont suivi, et leurs origines. Le rôle que les éléments de langue anglaise ont pu jouer dans ces débuts. Comment vivaient ces premiers colons. Ce qu'ils vendaient à l'extérieur, et comment ils le vendaient. Ce qu'étaient les premiers chemins.

Il y a plusieurs moyens de connaître ces divers faits. Il faut d'abord interroger les anciens, et pas seulement une seule personne, car il est nécessaire de posséder des recoupements. Puis essayer d'avoir accès aux archives de familles, c'est-à-dire aux vieilles lettres qui ont pu être conservées. Il me semble aussi que les notaires sont en mesure de fournir beaucoup de choses, ainsi que les procès-verbaux des municipalités. Enfin le presbytère est une source précieuse, au moins à partir de la date où s'ouvre le premier registre de mission.

2 — LES CONDITIONS PHYSIQUES

Ce serait faire oeuvre bien utile que de donner une image exacte du sol et du climat de la paroisse.

Pour le sol, reporter sur un plan de la paroisse les indications que tout cultivateur est capable de donner: localisation de la terre forte, de la terre franche, de la terre noire, de la terre jaune, du sable. En même

(1) Pour aider les amateurs de l'histoire, nous publions une méthode d'enquête régionale composée par le savant géologue, Raoul Blanchard, professeur à l'Université de Grenoble, France.

temps, se renseigner sur les nappes souterraines, en notant la profondeur des puits, et sur l'emplacement des sources.

Pour le climat, à défaut d'observations effectuées à l'aide d'instruments météorologiques, on peut toujours noter quelques faits intéressants. C'est la date de la première gelée, à l'automne, celle de la dernière, au début de l'été; la date de la première chute de neige, puis de celle qui ne fondra pas et restera sur le sol tout l'hiver; la date où la glace prend sur les rivières ou lacs, et celle où elle fond; la date de la disparition de la neige, la date de l'apparition des premières feuilles et celles des semailles; quand on commence à couper le foin, et quand à couper l'avoine. En quelques années serait ainsi constitué un petit dossier climatique plein d'intérêt.

3 — L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

Il faut revenir aux moyens d'information dont je parlais dans le premier paragraphe pour se faire une idée des genres de vie par lesquels est passée la paroisse. Interrogeons donc à ce sujet les vieillards, les correspondances familiales, les archives des notaires. Qu'allons-nous leur demander?

Bien des choses! A-t-on régulièrement vendu du bois? Était-ce du bois de chauffage, du bois de sciage, du bois de pulpe? Où le vendait-on? Quand cette pratique a-t-elle commencé, quand s'est-elle terminée? A-t-on fait de la perlasse, vendue où, et jusqu'à quelle date? Quand a-t-on commencé à vendre des produits agricoles, et où? Quels étaient ces produits, et quel était leur ordre d'importance? Cet ordre d'importance a-t-il changé au cours des temps? Par exemple, quand a-t-on cessé de vendre des grains? Quand les beurreries ou les fromageries se sont-elles constituées? Quelle a été l'évolution du lin, celle du tabac, celle des produits des jardins? Y avait-il plus de moutons autrefois, et pourquoi? Quand a commencé l'usage de la chaux, celui des engrais chimiques? Y avait-il de la navigation autrefois dans la paroisse? Quand a-t-elle cessé, et pourquoi? Quand a été ouvert le premier bon chemin? Quand a été ouvert le chemin de fer?

Je ne cite ces questions qu'à titre d'exemples; on peut en poser bien d'autres. Et je fais une place à part à l'évolution de l'industrie.

4 — L'ÉVOLUTION INDUSTRIELLE

C'est encore aux anciens qu'il faut s'adresser dans ce cas, et bien entendu de préférence à ceux dont les familles ont pris part à l'activité industrielle, comme patrons et même comme ouvriers.

Je crois qu'il faut négliger l'artisanat, c'est-à-dire les petits métiers industriels qu'on trouve dans la plus modeste paroisse rurale. Mais il n'est pas sans intérêt de rassembler des souvenirs sur l'industrie familiale, la fabrication des étoffes, des couvertures, des objets tricotés,

la date de leur disparition si elles sont disparues. Pourtant l'essentiel est de rassembler des données sur l'industrie proprement dite.

Les scieries. Quand se sont créés les premiers moulins à scie? Quels étaient leurs effectifs? Où vendaient-ils? Par quelles phases ont-ils passé? S'ils sont disparus, pourquoi?

D'autres établissements industriels se sont-ils créés? Qui les a fondés? Capitaux français ou anglais? Employant un pouvoir d'eau, la vapeur, l'électricité? Quel type de fabrications? Où prenait-on les matières premières et comment les transportait-on? Où vendait-on les produits fabriqués? Combien de mains? Par quelles phases a passé l'établissement?

5 — L'ÉCONOMIE ACTUELLE

Ici, l'enquête est aisée. Il suffit d'interroger les compétences, et il y en a toujours. On pourra ainsi dresser un tableau de la vie actuelle de la paroisse.

Il me paraît qu'on peut poser la question de la manière suivante: qu'est-ce qui fait entrer le plus d'argent dans la paroisse? Est-ce l'agriculture, la coupe du bois, l'industrie, le commerce, le tourisme? On trouvera ainsi l'ordre dans lequel se rangent les divers phénomènes de l'économie actuelle.

Pour l'agriculture, il conviendra également de distinguer les divers ordres d'activité en essayant d'apprécier leur valeur respective. Est-ce le beurre qui rapporte le plus? Où se placent dans cette liste des valeurs, la viande de porc, de boeuf, d'agneau, le lait en nature, la crème, le sucre ou le sirop d'érable, les pommes de terre, le foin, les grains, les volailles et oeufs, le tabac, les produits maraîchers? Enfin à quels marchés vont ces produits?

En ce qui concerne le bois, s'agit-il de propriétaires qui tirent de leur terre, pour le vendre hors de la paroisse, du bois de chauffage, du bois de sciage ou de pulpe? Ou bien d'hommes faisant une besogne de chantiers l'hiver et de "drave" au printemps? Dans ce cas, essayer de déterminer où ils vont, pour combien de temps, combien ils sont, journaliers, fils de cultivateurs, cultivateurs même.

Pour l'industrie, faire la liste des établissements industriels de la paroisse, en excluant les artisans. Reprendre les indications déjà esquissées à propos de l'évolution industrielle c'est-à-dire rechercher pour chaque établissement quelle est la nature et la puissance du moteur, la nature des objets fabriqués, la quantité de matières premières utilisées et leur provenance; le volume ou la valeur des produits, le marché qu'ils desservent, les modes de transport des matières premières et des objets fabriqués; enfin la main-d'oeuvre utilisée, saisonnièrement et annuellement, la provenance de cette main-d'oeuvre; où elle habite; s'il existe ou non du chômage.

Le commerce est une rubrique qui ne concerne pas le marchand général isolé. Il s'agit de déterminer si la paroisse est un centre où

l'on vient du voisinage acheter et vendre, et jusqu'à quelles limites s'étend cette influence commerciale. Pour les petites paroisses rurales, examiner quel est le grand marché dans le rayon duquel elle se trouve pour ses ventes comme pour ses achats.

Enfin le tourisme peut donner lieu à des enquêtes délicates mais pleines d'intérêt. Pourquoi une paroisse attire-t-elle des touristes, et depuis quand? D'où viennent-ils? Qu'a-t-on fait pour les attirer et les recevoir? Combien d'hôtels, de pensions, de villas louées, de villas possédées par des étrangers, de clubs, de camps? Quel est le rôle joué par la chasse, la pêche? Combien de personnes résident en été et pour combien de temps? Combien aux fins de semaine? Combien aux sports d'hiver? Enfin essayer de déterminer la somme d'argent apportée par le tourisme, en totalisant les frais d'hôtel de pension, les locations, les achats de produits locaux, les salaires des employés et servantes, les réparations à effectuer, la plus-value sur tous les produits agricoles.

6 — MOUVEMENTS DE POPULATION

Il reste un dernier aspect à considérer, et il est de grande importance: c'est celui des flux et reflux de population, engendrés par la balance des naissances et décès, ainsi que les mouvements d'émigration et d'immigration.

Il existe, au moins depuis 1851, un remarquable instrument de travail, le recensement décennal du Canada. Il permet d'établir pour chaque paroisse la courbe du peuplement de 1851 à 1931. Mais ne pas négliger le fait que des paroisses se sont fréquemment dédoublées au cours de cette période, et tenir compte des répercussions qu'entraîne cette segmentation.

La courbe du mouvement de population une fois établie, il s'agit de l'expliquer. Pour cela, dresser le total de l'excédent des naissances sur les décès, au cours de la période considérée; on trouvera les chiffres annuels dans chaque presbytère. Supposons par exemple que la paroisse ait été formée en 1871 avec 830 âmes et n'ait pas été modifiée par la suite. L'excédent des naissances sur les décès de 1871 à 1931 se trouve être de 345. En admettant que personne n'ait quitté la paroisse au cours de la période et qu'aucun étranger ne soit venu s'y établir, le recensement de 1931 devrait donner $830 + 345 = 1175$ âmes. S'il fournit un chiffre moins élevé, nous sommes sûrs dès lors qu'il y a eu émigration; plus élevé, qu'il y a eu immigration.

Ce n'est là qu'une indication générale. Pour savoir plus, il faut recourir aux archives du presbytère et de nouveau aux souvenirs des anciens. Y a-t-il eu émigration aux Etats-Unis, et à quels moments? Où allaient les émigrants? Quelles besognes faisaient-ils aux Etats? Proportion de ceux qui sont revenus. De ceux qui sont restés. Influence de cette émigration sur la paroisse. Y a-t-il eu émigration vers les villes? Lesquelles, et quand? Combien de départ? Emigration vers

les paroisses de colonisation, en particulier vers l'Abitibi? Y a-t-il émigration d'hiver de jeunes filles en service dans les villes et revenant pour l'été? En sens inverse, la paroisse a-t-elle reçu des immigrants, des colons? Venant d'où, et combien? Et quel succès ont-ils obtenu?

Tels sont les principaux types de recherche que je me permets de suggérer. Je le répète, je suis persuadé qu'il en existe d'autres et d'autres méthodes de travail. Par exemple je n'ai pas fait allusion aux événements d'ordre ecclésiastique, pour lesquels chaque presbytère dispose de solides archives. J'ai voulu avant tout attirer l'attention de chercheurs de bonne volonté sur une foule de sujets qu'ils ne savent comment empoigner. Je souhaite de tout coeur que ces modestes indications puissent leur être utiles.



Histoire de Chelmsford

par

MGR STÉPHANE CÔTÉ, P. D. (1)

La Société Historique du Nouvel-Ontario fut fondée pour étudier les grands faits de notre histoire canadienne mais aussi pour faire revivre tous les détails qui créent une famille, une paroisse.

Ma tâche est de vous donner une conférence sur l'histoire de Chelmsford dont je suis le curé depuis plus de trente-sept ans. Je n'ai pas encore acquis la faculté de me refuser à la besogne. Témoin du travail ardu des membres de la Société, j'ai enfin accepté de rappeler les événements, grands et petits, de ma paroisse. Ils peuvent paraître petits dans le cadre de la grande histoire, mais ils ont leur importance dans la fondation et le développement d'une paroisse, cette petite cellule qui, en s'ajoutant aux autres, forme un diocèse, une province, une nation.

Pour taquiner mes amis, je l'appelle souvent la plus belle paroisse du diocèse. Quoiqu'il en soit de sa valeur réelle ou relative, je l'aime comme ça. C'est une mosaïque de terres et de mines, de rentiers et d'agriculteurs, de marchands et de travailleurs. Il n'y a ni opulence, ni misère, mais depuis quelques années, une plus grande aisance s'accroît lentement, mais sûrement. Peu importent les grandes valeurs matérielles, pourvu que le sentiment religieux et national se développe en profondeur.

La paroisse, a-t-on dit, n'est pas un îlot de stagnation, mais un bastion de défense. On l'a répété sous différentes formes, la paroisse canadienne est le plus ferme appui de notre race, la gardienne la plus sûre de nos traditions, le dépôt le plus indéfectible de notre foi. Oui, nos compatriotes groupés ensemble autour du clocher sont un rempart invincible contre toutes les erreurs propagées par les ennemis de l'ordre dans notre pays. Il ne faut pas nous endormir dans une fausse sécurité et croire que jamais nos paroisses ne deviendront imbues de

(1) Mgr Stéphane Côté, P. D., est curé à Chelmsford, village situé à 13 milles à l'ouest de Sudbury. Il naquit à St-Barthélemy, le 4 avril 1876, étudia au Séminaire de Joliette et fut ordonné en 1899. Jusqu'en 1903, il exerça le ministère en Colombie Britannique, puis, il remplaça les Pères Jésuites à la paroisse de Blezard-Valley (Ont.), et en 1906, à celle de Chelmsford qu'il dirige encore. En 1910, il se rendit à Ottawa pour aider à la fondation de l'Association Canadienne-française de l'Éducation d'Ontario. Il fut nommé prélat de la maison de Sa Sainteté en 1936. Monseigneur a sa place au premier rang parmi les bienfaiteurs du Collège du Sacré-Coeur et de bien d'autres oeuvres d'éducation et de charité.



MGR STÉPHANE CÔTÉ, P.D.

communisme, de socialisme ou d'autres erreurs anciennes sous des masques nouveaux.

J'en arrive à mon sujet proprement dit: l'histoire de Chelmsford. J'avais d'abord songé à le traiter sous deux aspects: la partie religieuse et ensuite la partie nationale et économique. Cette division aurait plu au Père L. Cadieux, S. J., qui enseigne à ses rhétoriciens, futurs orateurs, des idées nettes et précises. Le Père Cadieux n'a jamais été mon professeur pour son plus grand bien.

Je suis le seul à en souffrir. Dans une paroisse canadienne-française, la religion, les traditions, le sens social et l'économie marchent souvent de pair, c'est pour cela que j'ai préféré l'ordre chronologique.

Qui a donné le nom de Chelmsford, à ma paroisse? Ce n'est sûrement pas moi. Depuis longtemps, je cherche à lui donner un nom français. Je promets de coucher sur mon testament celui qui m'aidera à corriger cette anomalie: un nom anglais à une paroisse canadienne-française. Ce n'est pas la seule dans notre région. Le nom de Chelmsford a été donné par la Compagnie du Pacifique Canadien. Un jour j'ai vu sur un horaire d'Angleterre, une ligne de chemin de fer allant de l'est à l'ouest, obliquant légèrement vers le nord et portant les noms de Romford, Sudbury et Chelmsford. C'est peut-être une nouvelle que j'apprends à mes amis de Sudbury. Tant il est vrai "qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi". Voici pour le nom.

DÉBUTS DE CHELMSFORD

Quand a été fondé Chelmsford, dans quelles circonstances, quelle est son étendue? Voilà ce que je dois vous apprendre. Les premiers colons arrivèrent en même temps que la construction du Pacifique Canadien, en 1883 et 1884. Ces colons portaient les noms de William Poulin, Elzéar Bélanger, Clément Metthé, Joseph Blais, Gatien Blais, Odilon Blais, Onézime Bélanger, Célestin Thibault, Joseph Bélanger, Jean Carrière, Zotique Regimbal, Joseph et Philibert Lavallée, Guillaume Lajoie, André Ranger, Adolphe Hille, Patrick O'Donnell, Joseph Walker, Louis Poulin, Damase Hotte, Moïse Pilon, J.-B. Neault, François Ferland, Maxime Lacelle. Ce sont les premiers parmi les premiers. La plupart coupaient des traverses pour la Compagnie. Constatant la qualité de la terre, ils décidèrent de s'y installer.

M. Adolphe Hille fut le premier opérateur. Originaire de Québec, il était protestant, se convertit et épousa une demoiselle Poulin. Ils sont encore pleins de vie et habitent Sudbury. M. Patrick O'Donnell fut le premier contremaître des cantonniers. D'où venaient ces colons? La plupart étaient originaires du diocèse d'Ottawa. Tout le monde sait que Chelmsford était une mission desservie par les Pères Jésuites résidant à Sudbury. O tempora, o mores! Que les temps sont changés! C'est Chelmsford maintenant qui alimente le marché de Sudbury! Pourriez-vous vivre sans les succulentes patates de Chelmsford, ses juteuses carottes, ses oeufs frais, sa viande fraîche. *Quam mutatus ab illo!* Chelmsford comprenait alors les missions de Biezdard Valley et de Hanmer devenues plus tard paroisses régulièrement organisées.

Chelmsford occupe une superficie d'une soixantaine de milles dans une vallée qui s'étend depuis le lac Vermillion jusqu'au lac Wahnapitae. Cette vallée elle-même a une superficie d'à peu près cent soixante milles. Le savant géologue du Collège du Sacré-Coeur, le père Henri Gauthier, appelle cela le fond de la cuvette nickélique,

entourée par les mines de Creighton, de Levack, de Garson, de Falconbridge, de Murray et de Froot. Chelmsford occupe donc un grand territoire. Il faut être bâti dans le roc des nations pour pouvoir administrer une si grande paroisse!!!

Les premiers missionnaires de Chelmsford furent les pères Jésuites, qui, à tour de rôle, venaient encourager les colons et leur prodiguer les soins spirituels. Ils n'y venaient certes pas pour l'appât du gain. Que de voyages ils ont dû faire, souvent, sans guère de rémunération. J'ai entendu le père Hormisdas Caron me dire que parfois il faisait le voyage de Sudbury à Azilda "pedibus cum jambis" c'est-à-dire à pied. C'est le temps de dire avec l'Écriture: "Qu'ils sont beaux les pieds des missionnaires!" Je veux rendre un hommage public à ces premiers propagateurs de la vérité. Les pionniers de l'Évangile, comme les pionniers colons et défricheurs ont droit à toute notre reconnaissance. Leurs oeuvres, moins éclatantes que celles de leurs successeurs, sont peut-être plus méritoires devant Dieu. Nous moissons dans l'allégresse ce qu'ils ont semé dans les pleurs. Le premier missionnaire fut certainement le père H. Caron. Ensuite vinrent les pères Donovan, Santerre, Meloche, Hudon, Proulx, Rottot, Côté, Grenier, Lussier, Lefebvre, Lafortune et Hamel.

ÉCOLE

La première école fut construite en 1889. C'est là qu'on y disait la messe et que les colons les plus pieux se réunissaient et récitaient les rosaires du Mois de Marie. L'un d'entre eux remplaçait le missionnaire. La première maîtresse de l'école du village fut Mme Montpetit, et, dans le canton de Rayside, une demoiselle Orr qui fut renvoyée à cause de son incompétence à enseigner le français. Elle fut remplacée par une demoiselle Reed, qui ne fit pas long feu, pour la même raison. Ça m'a fait plaisir d'apprendre ces incidents-là de la bouche même de M. Zotique Regimbal, alors commissaire d'école et secrétaire de la municipalité de Rayside. Nos pionniers aimaient la terre, ils aimaient encore mieux leur langue. Ils n'ont reculé devant aucun sacrifice pour transmettre à leurs enfants la connaissance et l'amour de notre beau parler. Efforçons-nous de nous montrer dignes de ces illustres prédécesseurs anonymes: continuons leurs gestes.

L'ÉGLISE

Mgr R.-A. O'Connor, évêque de Peterborough, avait obtenu du gouvernement un terrain dans le canton de Rayside pour y bâtir une église. Rayside semblait l'endroit le plus central et le plus peuplé. Ce terrain est situé sur la terre de M. Joseph Bélanger. Le village de Chelmsford voulait l'église où elle est maintenant. A Rayside, on avait déjà commencé à construire la chapelle, quand un bon jour ou une mauvaise nuit, le feu vint tout détruire. M. Zotique Regimbal m'a assuré que c'était l'oeuvre d'une main criminelle.

Le père Joseph Grenier, missionnaire, bâtit la première église au village de Chelmsford. Elle mesurait 40 pieds par 60. Les colons étaient pauvres et incapables de contribuer en argent les sommes nécessaires à la construction. Cependant ils voulaient une église et ils étaient disposés à fournir leurs bras et leur temps. Le Père Grenier fit plusieurs corvées et grâce à ce moyen il put conduire les travaux à bonne fin. Le Père Grenier, homme d'un courage inébranlable, était en plus, un ardent patriote, un collectionneur de documents et un fort théologien. Il a été choisi par l'archevêque de Montréal, comme son théologien, au premier concile général de Québec.

Avec des hommes de cette trempe, ce n'est pas étonnant que les affaires aient si bien progressé. L'église, construite en 1891, servit au culte jusqu'en 1912. Après la construction de l'église actuelle, elle fut vendue à M. J.-B. Charlebois. Il la transporta sur sa propriété pour y mettre foin, grain, etc. Le bon Dieu, semble-t-il, n'aimait pas qu'une église, sanctifiée par la présence eucharistique, servît à des usages aussi profanes. Le feu l'a détruite, quelques mois plus tard.

Le terrain de l'église, mesurant dix acres, a été donné par M. Moïse Pilon, excellent catholique et chasseur invétéré. Dans ses derniers jours de maladie, sous l'influence de la fièvre, il ne rêvait qu'à ses pièges à ours et castors. M. Elzéar Bélianger a donné aussi un petit terrain au bénéfice de la paroisse.

LES CURÉS

La paroisse se développait sensiblement et la présence d'un curé résidant était urgente. C'est alors que le Père Louis Lafortune, S. J., fut envoyé comme premier curé de Chelmsford. Il habita dans la sacristie pendant quelque temps et pensionnait chez des amis. En 1898, il commença la construction d'un presbytère très convenable et le Père Remi Chartier vint le terminer, l'année suivante. Celui-ci demeura curé six ans et le Père H. Hudon son successeur, trois ans. Le Père Chartier revint une deuxième fois; il mourut subitement, en janvier 1906. Le Père Hudon, désigné comme curé une dernière fois, y demeura cinq mois.

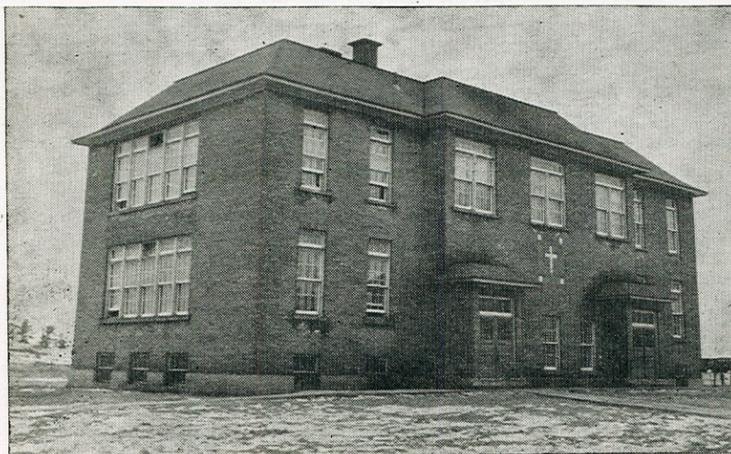
La paroisse est belle et bien établie, elle a été fondée sur le sacrifice et le dévouement des Pères Jésuites. Au moment où ils auraient pu jouir de leurs travaux et recevoir plus d'encouragement, ils remettent la paroisse à Mgr David-Joseph Scollard pour qu'il y envoie un prêtre séculier. Il me nomme curé à Chelmsford où j'arrive le 10 mai 1906. Il y a donc plus de 37 ans que j'y suis. J'espère y demeurer "usque ad mortem" (1).

J'étais curé à Blezard-Valley, depuis trois ans. Attaché à mes paroissiens, je les quittai à regret. J'ai conservé d'eux le meilleur sou-

(1) Liste des vicaires: A.-H. Servais, T.-J. Fontaine, T. Mercier, M. Roussel, Germain Parent, Paul Sylvestre, L.-J. Cholette, Jacques Michaud.

venir. Il fallait partir, obéir à mon évêque. Ils me firent l'honneur de venir me conduire à mon nouveau poste. Ma ménagère était rendue depuis la veille. A mon arrivée, au milieu du brouhaha causé par le départ du Père Hudon que les gens estimaient beaucoup, j'aperçois ma ménagère tout en pleurs: "Qu'avez-vous donc à pleurer?" Elle répondit: "Je n'ai pas de vaisseau pour faire la cuisine et avec ce vieux petit poêle tout brisé qui "boucane" fort, il n'y a presque pas moyen de demeurer dans la cuisine". Elle ajoutait: "Le frère Basmagel", alsacien d'origine, que les petits gars appelaient le frère "Bouche ta gueule", "n'avait jamais été choisi pour faire la cuisine pour le gouverneur-général du Canada ni pour entretenir ses appartements.— "Allons, ne pleurez pas, lui dis-je, allez acheter des vaisseaux chez le marchand d'en face et le reste s'arrangera, plus tard." J'achète bientôt un poêle et fais peindre les murs couverts d'une rare mosaïque de mouches et d'araignées. Je ne vous dis pas les souvenirs que la chatte, trop bien nourrie et mal domptée, avait laissés sous les lits.

En tout cas, je suis installé et déjà je songe aux projets d'avenir. Je vais visiter l'école construite en 1889. J'y aperçois des planchers en bois brut, passablement usés et même percés, un escalier étroit et dangereux, des pupitres démodés, une lumière défectueuse et un personnel que le public critiquait, peut-être un peu trop injustement. Rien de nouveau sous le soleil et rien de surprenant que les maîtres et les maîtresses d'école soient jugés trop sévèrement et injustement. Nos meilleurs collègues ne sont-ils pas parfois la cible des gens qui critiquent inconsidérément programme, enseignement et professeurs? Le même état de chose ne se produit-il pas à l'égard des meilleurs curés?



ÉCOLE SÉPARÉE, CHELMSFORD

Laissons dire et continuons notre petit bonhomme de chemin, en faisant le bien, comme Notre-Seigneur.

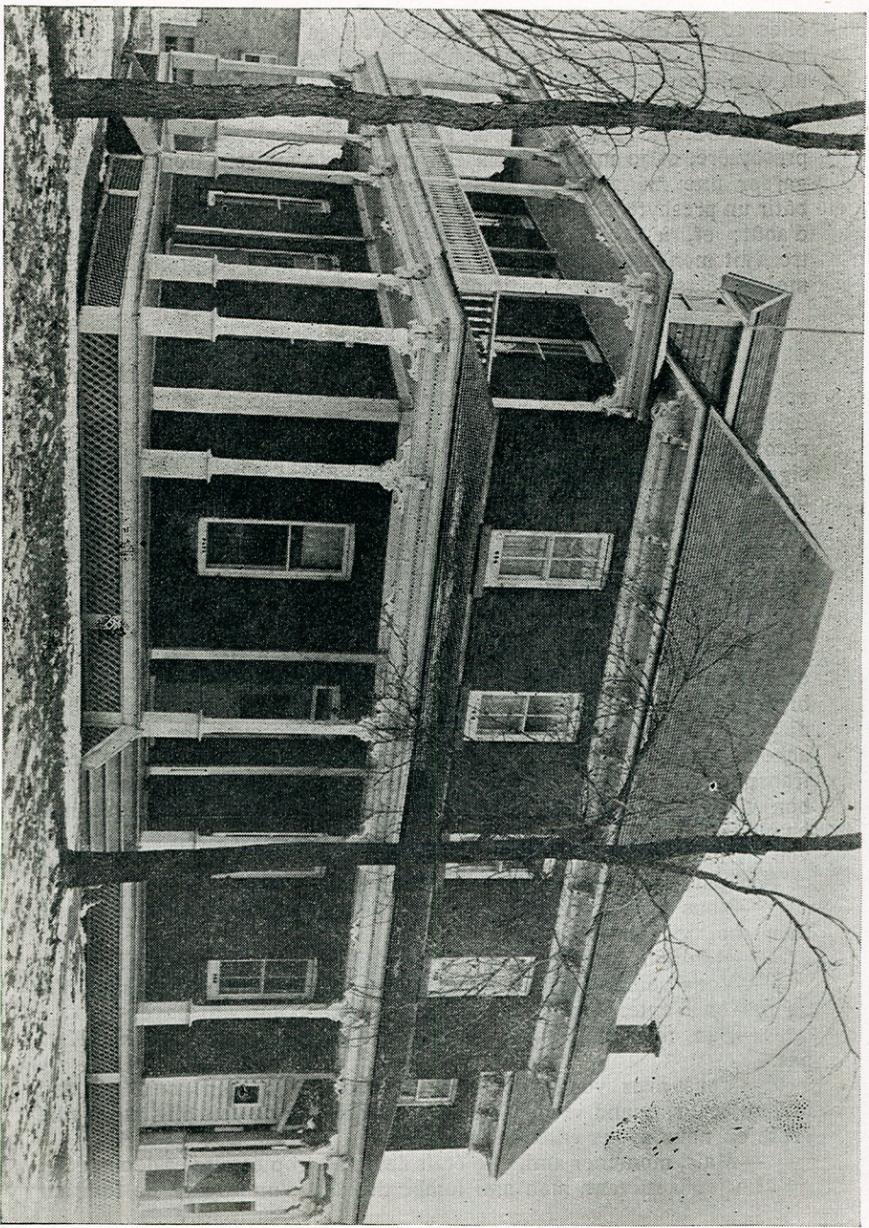
La première école construite sur le terrain de l'église et avec l'argent de l'église, me facilitait les changements que je voulais faire, le plus tôt possible. Je vends donc la vieille école pour \$75 et je construis la nouvelle pour \$1,500.00, sans consulter les sages de la Grèce. Tout le monde paraissait content. C'est M. John Bisailon, excellent menuisier, une connaissance de Blezard-Valley, qui la construisit ainsi que le presbytère actuel.

LES SOEURS GRISES

La plus grande difficulté restait à résoudre. Je désirais des religieuses pour enseigner à l'école et de préférence les Soeurs Grises, parce qu'elles étaient déjà installées à Sudbury. J'en parle à l'église et fais valoir tous les arguments possibles et impossibles. J'engage ma parole que je réussirais dans mon entreprise. Toute la paroisse est en prière. St-Joseph, notre patron, est sollicité comme conseiller, administrateur et gérant; sa puissance d'intercession est en jeu. Je pars pour Ottawa confiant de réussir. Il serait trop long de décrire par le menu détail mes entrevues avec le conseil des Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa. Mère Kirby est supérieure générale; Mère Duhamel, première assistante; Mère Demers, secrétaire. Je leur fais trois visites et une à Mgr Duhamel, archevêque. Il est le supérieur ecclésiastique de la communauté. Il faut obtenir sa permission; elle est accordée. La rareté de sujets et le refus déjà fait à des demandes antérieures sont les raisons alléguées par le conseil. Enfin, la dernière entrevue eut lieu après souper. Les mères paraissaient me trouver importun; la cloche du coucher se fait entendre, les lumières s'éteignent dans les corridors et j'étais encore au parloir. Enfin Mère Kirby à bout de patience et aspirant sans doute au repos, me dit: "Eh bien! je prends sur moi de vous envoyer des soeurs pour septembre".

Je fis ce voyage, au mois de mai, peu de jours après mon arrivée à Chelmsford. Le coeur rempli de joie, je quitte la capitale, soulagé. A la gare, à ma descente du train, l'opérateur me remet une dépêche de Mère Kirby me priant de cesser toutes démarches. J'attends deux jours. Enfin, la lettre arrive. Je l'ouvre nerveusement, pressentant une mauvaise nouvelle. En effet, Mère Kirby m'écrivait qu'elle ne pouvait pas envoyer de soeurs pour l'automne, faute de sujets. Tout de suite, j'envoie une lettre, une jérémiade, un plaidoyer des plus touchants. Je gagnai la partie.

Le 25 août 1906, trois soeurs surviennent au village. Ces fondatrices s'appelaient Sr St-Damase, supérieure, Sr Ste-Placide, institutrice, et Sr St-Rédempti, cuisinière. Depuis, le nombre est monté à sept religieuses, dont six enseignantes aidées d'une maîtresse séculière et une cuisinière. Je ne regrette pas mes démarches, mes inquiétudes et mes craintes. Par leurs prières, leurs bons exemples, leur dévouement,



PRESBYTÈRE, CHELMSFORD

elles contribuèrent pour une large part à la formation religieuse de nos enfants. Si nous pouvons compter six prêtres, deux frères religieux, un séminariste et dix-sept filles dans quatre différentes communautés, nous le devons beaucoup à la généreuse et constante coopération de nos soeurs. Où loger nos soeurs? C'est bien simple, je leur laisse mon presbytère, et je m'en vais habiter une petite maison, trop petite pour garder une ménagère et je pensionne à l'hôtel. Il faut maintenant bâtir un presbytère. L'entreprise est donnée à M. John Bisailon, au mois d'août; et, à Noël, j'habitais ma nouvelle demeure. Mon évêque trouvait mon presbytère trop grand à l'occasion de sa première visite, moi je le trouvais trop petit pour recevoir mes amis.

NOUVELLE ÉGLISE

Maintenant que je suis installé confortablement dans mes nouveaux quartiers, il faut entreprendre la construction d'une nouvelle église pour y loger encore mieux le Roi des rois. Tout le monde en reconnaît l'urgente nécessité. C'est pourquoi sans nul obstacle je faisais signer des billets, au montant de \$26,000. Avant de construire l'église, deux difficultés se présentent. La première se résolvait facilement: on rangeait de côté la vieille église qui fit ainsi place à la neuve. La deuxième fut plus sérieuse, il fallait déplacer le cimetière, qui malgré son exiguité, empêchait de situer l'église à l'endroit logique. Un changement de cimetière n'est chose agréable ni pour les parents ni pour les curés. Les vivants ne veulent pas troubler les morts, dans leur profond sommeil; ils n'aiment pas à raviver les plaies qui se ferment difficilement. La nécessité ne connaît pas de loi. Je ne voulais pas brusquer les événements ni m'aliéner la population, en général bien disposée. La bonne Providence vint à mon secours. Le terrain est acheté, essouché, et divisé en lots. Les parents doivent, à leurs frais, transporter leurs morts et monuments. Or, voici qu'un dimanche, un bon vieux et son épouse avaient à mon insu pris le dîner avec mes employés. Après le repas, mon bedeau vient m'avertir que M. un tel voulait me voir au bureau. J'y vais et après les salutations d'usage, ce bon paroissien me raconte ses doléances.

—Vous voulez faire signer des billets pour votre église? Eh bien! moi, je n'en signerai pas.

—Mon ami, attendez, peut-être que je ne vous demanderai rien.

—Vous voulez changer le cimetière de place? Eh bien! moi, j'ai un garçon d'enterré là, et j'y ai un monument que j'ai payé.

—Bon, mon ami, nous verrons cela plus tard; ne vous inquiétez pas.

—Vous avez vendu notre vieille école? Eh bien! cela me fait mal au coeur, quand je viens au village et que je ne vois plus ma vieille école où nous avons entendu la messe.

—Mais, mon cher ami, elle était devenue trop étroite et démodée.

Le jeudi suivant, mon ami tombe du haut d'un voyage de foin sur

le plancher de la grange. Son gendre vient à course de cheval chercher le prêtre; il reçoit les sacrements avec les meilleures dispositions. Il me demande pardon s'il m'avait causé de la peine. Il meurt et est le premier enterré dans le nouveau cimetière. Il n'a pas signé de billets ni transporté le corps de son garçon. D'autres l'ont fait pour lui. Qu'il repose en paix!

Je vous raconte ce petit incident pour vous avertir que c'est toujours plus heureux d'écouter ses prêtres que de les critiquer, malgré leurs défauts, petits ou grands. "Qui mange du pape en meurt", a-t-on dit. Ceci est vrai pour tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique.

Les morts ont donc fait leur dernier voyage en attendant la résurrection; c'était le troisième depuis la fondation de la paroisse. Maintenant, le terrain est libre, il faut construire l'église. Les plans sont préparés par l'architecte Alphonse Venne, de Montréal, le contrat est accordé à M. J.-P. Quinlan, de North-Bay, le plus bas soumissionnaire. Sa soumission était un peu trop basse, puisqu'il m'a dit avoir perdu \$6,000 dans l'entreprise. La pierre angulaire fut bénite, le 23 juin 1912, par Mgr Scollard. A cette occasion, Mgr J.-A. Lécuyer donna, peut-être, le plus beau sermon de sa vie. L'église est bâtie avec la pierre bleue de la région et la pierre ornementale grise des carrières d'Orillia. Elle contient des monument historiques: l'autel vient de l'Épiphanie, la paroisse natale de M. le curé O. Racette, de Verner, deux statues,— le Sacré-Coeur et la Ste Vierge—viennent de la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Montréal.

Le 2 décembre 1913, l'église était bénite par Mgr D.-J. Scollard et M. J. Carrière, curé à Blind-River, donna le sermon (1). Les bancs sont tellement confortables que parfois certains paroissiens font un petit somme pendant le sermon. La chaire, en chêne, est aussi solide que la doctrine qui s'y enseigne.

En 1938, l'église fut décorée par M. Alfred Faniel, peintre belge, de Montréal. Trois des tableaux furent peints par Soeur St-Jérôme de la Croix, des RR. SS. des SS. NN. de Jésus et de Marie, de Montréal, une artiste que sa communauté envoya en Europe pour se perfectionner avec les grands maîtres.

En plus des montants souscrits par mes paroissiens, des dons pour plus de \$4,000.00 ont été généreusement offerts, tels que verrières, chemin de la croix, lampe du sanctuaire, calice, ciboire, ornements, bénitiers, etc... Qui osera dire maintenant que nos Canadiens ne sont pas aussi généreux que les autres nationalités? Qui possède les plus belles églises, les plus beaux hôpitaux, les plus beaux presbytères, les plus beaux collèges? Comparez les édifices religieux, scolaires, et de

(1) La maîtrise du Collège du Sacré-Coeur s'y rendit en train spécial et défraya le chant. Les élèves chantèrent la messe "De Angelis" en musique grégorienne avec succès, à la grande satisfaction du clergé. (N.D.L.R.)

charité, de n'importe quelle province du Canada avec ceux de Québec ou des autres villes françaises d'Ontario ou de la Nouvelle-Angleterre et je vous assure que, dans l'ensemble, nous les dépassons tous. Pourquoi ce zèle des nôtres pour nos institutions? Parce que nous avons gardé le dépôt de la foi. La maison qui abrite le Roi des rois n'est jamais trop belle ni trop riche, les hôpitaux pour nos malades, les collèges et les couvents pour nos garçons et nos filles, les orphelinats pour nos enfants délaissés, ne sont jamais trop confortables. L'argent que nous dépensons pour le bon Dieu, son temple, ses institutions de charité est le meilleur placement pour le temps et l'éternité. N'allez jamais douter de la récompense promise par N. S. pour le verre d'eau froide donné en son nom. Celui qui sème, récolte. Semez les bonnes oeuvres et tout ira bien dans le monde.

En tout cas, l'église de mon village, vous aimerez à la visiter, mais pas aussi souvent que moi; l'église de mon village, je l'aime, parce que c'est mon église. Je puis affirmer cet amour avec autant de vérité que l'habitant dont parle Adjutor Rivard quand, en montrant son champ, il dit: "La patrie, c'est ça!"

Chelmsford est situé dans le canton de Balfour, organisé en municipalité, en 1890. Le premier maire fut M. Elzéar Bélanger, originaire de St-Raphaël, comté de Bellechasse, dans la province de Québec. Il fut aussi le premier maître de poste et le premier marchand. Dans le canton de Rayside, le premier maire fut M. J.-B. Trottier, originaire de St-Lazare, comté de Vaudreuil. M. Zotique Regimbal (1), originaire de Namur, du diocèse d'Ottawa, fut le premier maître de poste, le premier marchand et le premier secrétaire de la municipalité. Les pères missionnaires dirent la messe dans sa maison.

Dans le canton de Rayside, il y a une gare qui se nomme Azilda et voici pourquoi. C'est en mémoire de Mme Joseph Bélanger, née Azilda Brisebois, la première femme à habiter le canton de Rayside. Le Canadien Pacifique avait d'abord donné le nom de Rayside à la gare de l'endroit. Plus tard, sur les instances de M. Joseph Bélanger, le nom fut changé en celui d'Azilda, le nom de son épouse. C'était le mouvement d'un bon mari et d'un vrai patriote.

Pas loin de Chelmsford, il y a les mines de Murray, Levack, Nickel Offset. Il y a une dizaine d'années, la compagnie Bunker-Hill-Sullivan acheta la mine Ollier, à 6 milles du village. Elle s'appelle maintenant la mine Errington. Avant de commencer les travaux, la compagnie fit l'acquisition de plusieurs terres à des prix très élevés, variant de \$10,000.00 à \$55,000.00. On construisit un chemin de fer et on installa le pouvoir électrique. Tout marcha bien pendant à peu près 5 ans, quand tout à coup, les travaux furent arrêtés. Pourquoi?

(1) M. Regimbal est le père de 12 enfants, dont 11 vivants. Il demeure maintenant à Sudbury, et, malgré ses 87 ans, sa mémoire est encore fidèle. Je le remercie pour les renseignements qu'il m'a fournis.



COUVENT, CHELSMFORD

Les uns disent que le minerai n'était pas assez abondant, d'autres que la qualité était inférieure. C'était une mine à base de zinc et de plomb. Quoiqu'il en soit, au lieu d'être un bienfait pour la paroisse, ce fut un désastre. L'un des beaux rangs de la paroisse a été grandement gâché, au point de vue culture.

L'ÉDUCATION

Nous avons 9 écoles dans la paroisse, presque toutes très modernes, en particulier, celle du village. Jugez, vous-mêmes. Les murs sont en brique solide, le chauffage à la vapeur, pupitres individuels, tableaux en ardoise, bibliothèque et cabinet de physique, vestiaire et cheminée de ventilation dans chaque classe. Bien des écoles de villes plus importantes ne sont pas aussi complètes.

Nous avons un notaire, cinq magasins généraux, une quincaillerie, deux restaurants, deux boulangeries, deux hôtels, un bureau de poste, trois routes rurales. L'état financier du village est très florissant, le conseil pourrait, cet automne, payer sa dernière débenture, elle le sera, l'an prochain, si les créanciers veulent l'accepter. Ce succès est dû à la bonne administration des membres du conseil, sans doute, mais je dois ajouter aussi, en toute justice, au secrétaire-trésorier dans la personne de M. Hugues Gratton. Sa compétence a été reconnue par les membres de l'association des conseils municipaux de la région de Sudbury qui le choisirent pour la deuxième fois comme leur secrétaire.

Eu égard à la population, peu de villes ont autant de trottoirs de ciment que chez-nous. En 1909, le village s'est séparé de la campagne

de Balfour pour s'ériger en ville. La loi exigea un territoire d'au moins un mille carré et une population d'au moins 500 âmes. Il était facile de remplir la première condition. Pour la seconde, Dame Rumeur rapporte que les promoteurs de l'entreprise n'ont pas été scrupuleux pour préparer la liste des noms: on aurait même rappelé le souvenir de plusieurs disparus.

Ce n'est pas encore une ville aussi importante que New-York. Si le feu, à six reprises, n'avait pas détruit une partie notable de la ville, nous dépasserions peut-être Sudbury . . . M. Raphaël Groulx eut l'honneur d'être le premier maire de la ville de Chelmsford.

Nous gardons chez nous une belle tradition canadienne-française: celle de la croix du chemin, nous en avons quatre et d'autres seront ajoutées sous peu. On pratique en quelques endroits une coutume ancienne et bien catholique: celle d'aller en groupe faire les exercices du mois de Marie au pied de la croix.

Nous avons neuf garçons au collège du Sacré-Coeur et douze filles au couvent de Sturgeon-Falls. Nous comptons sur la bonne formation de ces jeunes gens et jeunes filles qui iront plus tard où la Providence les appellera répandre par leur influence et leur haute éducation les idées saines qui font les peuples grands, respectables et respectés.

POIGNÉE DE FAITS

La population de Chelmsford s'élève à 357 familles donnant un total de 1885 âmes et 1465 communiant.

Quels sont les principaux événements qui se sont déroulés dans notre paroisse depuis sa fondation? A part ceux mentionnés plus haut, je relève l'ordination du premier enfant de la paroisse dans la personne de M. Auguste Vaillancourt, qui, aujourd'hui, administre la paroisse des Chutes-à-l'Esturgeon avec beaucoup de tact et de succès. Nous avons eu la visite de son Excellence Mgr Cassulo, délégué, de son Eminence le Cardinal Villeneuve, alors évêque de Gravelbourg, du Père Paul Doncoeur qui donna un compte rendu charmant de son passage dans la revue "ETUDES". Il n'oublia pas de citer le nom de Louis Langis. Le Père Doncoeur voulait rencontrer un paysan. Tout de suite, je pense à mon ami Langis. Je le taquine un peu et il répond par plusieurs mots spirituels qui ont fort amusé le Père Doncoeur. (1).

(1) Etudes, 5 août 1934, pp. 297-298: "Voici dans ses champs Louis Langis, un paysan de 70 ans, tout droit, figure pleine, moustache blanche très courte. Il porte une fourche sur l'épaule. Il ôte son feutre, tire ses gants de cuir. La main est courte et rude.

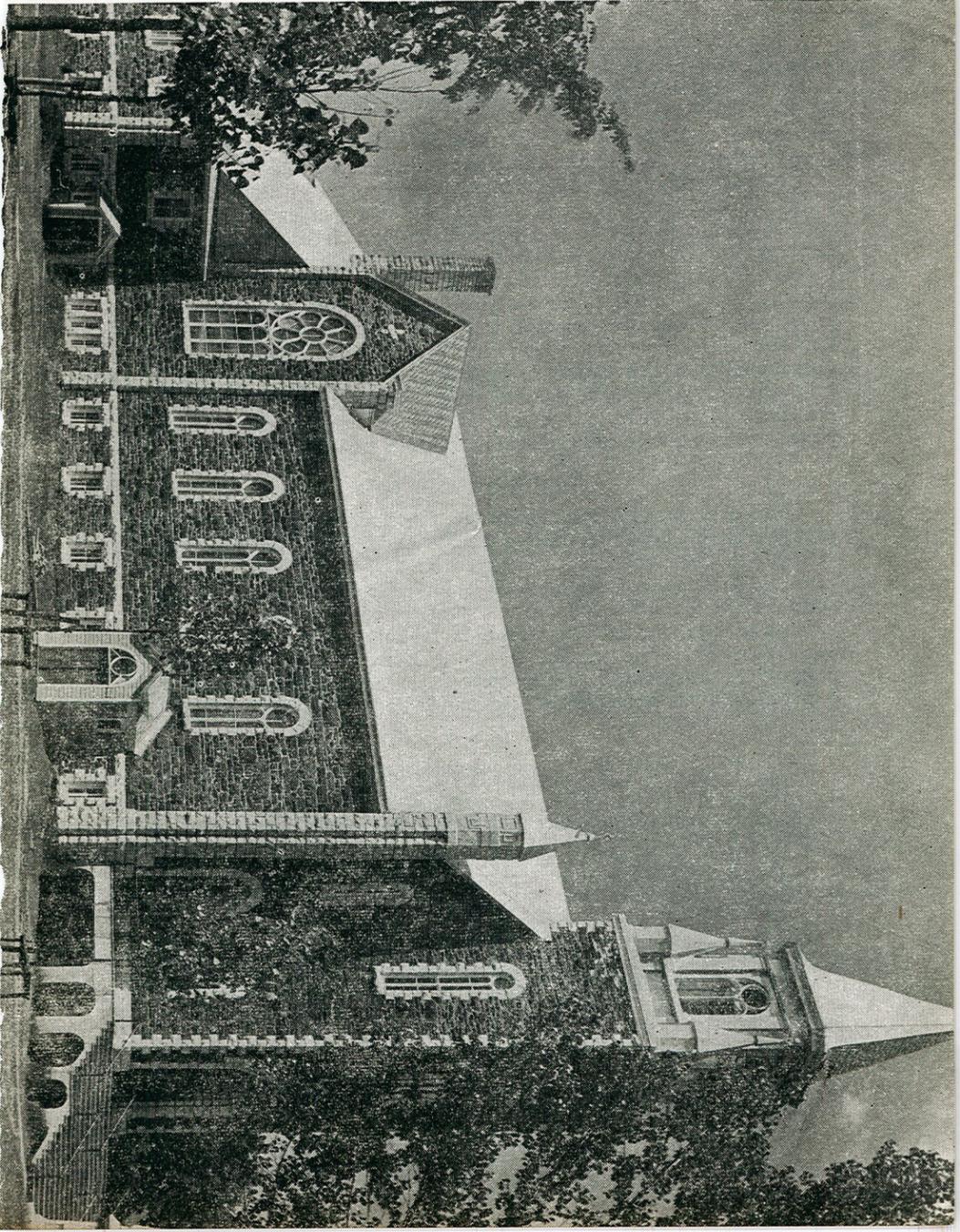
—Comme tu as les mains calleuses! plaisante le curé.

—Dame, M'sieur l'curé, j'suis point, moué, tout l'jour à lire l'Evan-gile!

—Louis a eu dix-sept enfants, Père, trois sont morts; mais il en a conduit quatorze à grosseur.

—Et y sont "smat" précise avec orgueil Louis, qui a fait sien par droit de conquête le mot anglais.

*Eglise ae
Chelmsford*



Nous avons reçu les voyageurs de la Liaison Française auquel prenaient part un des rédacteurs de la Revue des Deux Mondes, et Mgr Courchesne, évêque de Rimouski, alors principal de l'École Normale.

Nous avons eu un congrès régional d'Éducation présidé avec beaucoup d'esprit par M. Adélarde Chénier. Le Père C. Charlebois était tellement content de ses fines réparties qu'il me dit: "J'aurais aimé que M. Henri Bourassa fût caché derrière l'autel pour entendre toutes ces belles choses du terroir". Une visite de M. Henri Bourassa nous fit grand plaisir. Il donna une conférence qui fut fort goûtée.

Permettez-moi de rappeler mes noces d'argent et mon investiture à la prélature romaine. Cet honneur ne m'a pas encore écrasé ni exposé à subir le sort de la grenouille de la fable. Pourquoi cet honneur m'a-t-il été conféré? J'avoue que j'en ai été moi-même le plus surpris. Un confrère m'écrivant pour me féliciter me fit un joli compliment. Il dit: "Vous le méritez et vous ne vous êtes pas penché pour le ramasser." Quoiqu'il en soit, je demeure encore convaincu que je dois aux miens le meilleur de mes efforts dans les questions de religion, de nationalité et d'éducation. Je reste libre et je ne flancherai pas plus à l'avenir que j'ai flanché dans le passé, avec la grâce de Dieu. Après ma mort, si on veut mettre une inscription caractéristique sur ma pierre tombale que ce soit celle-ci: IL A AIME LES SIENS.

ORGANISMES PAROISSIAUX

Plusieurs sociétés ne cessent de fonctionner chez nous. Je les énumère simplement. Les Dames de Ste-Anne, les Enfants de Marie, la Ligue du Sacré-Coeur, les Congrès Eucharistiques, les sections juvéniles, l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne (A.C.J.C.) masculine et féminine. Nous avons, pour les réunions des jeunes, une jolie salle dans laquelle se trouve la bibliothèque paroissiale. Nous avons aussi un cercle agricole très actif. Nous ne croyons pas que la pratique des oeuvres de charité doive se borner aux quatre points de la paroisse. Tout le monde est bienvenu pour y solliciter des aumônes.

—Comme te voilà mis, Louis, tes habits sont déchirés!

—Dame, quand on n'a point d'créature! (sa femme est morte).

—Tu viendras, Louis, ce soir, à la Conférence à Sudbury?

Louis me regarda: "Ça serait ben agreyable, dit-il, mais à mon âge, j'suis plus sorteux!"

—Tu l'étais bien jadis, Louis, pour courir après les filles!

—Ça non. M'sieur le curé! Je n'l'ai fait qu'une fois. Ça été la bonne. J'ai jamais été un courailleux...

M. le curé a aperçu Jani sur la route: "Viens ici, Jani. Fais-moi un beau signe de croix."

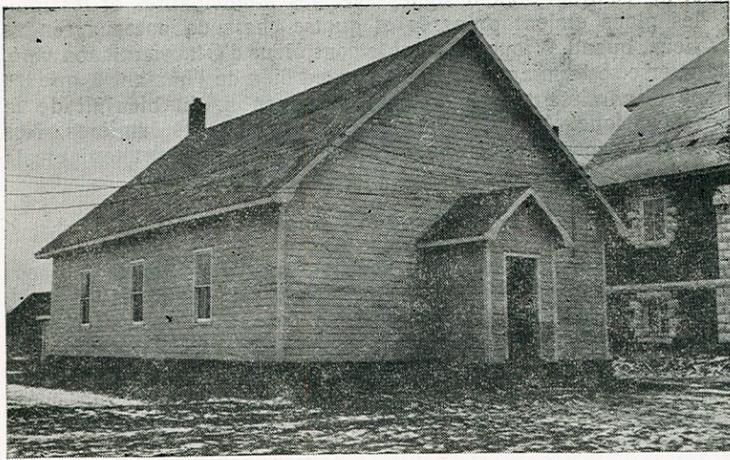
Et Jani, qui a sept ans, d'un bras qui s'applique, fait un signe de croix immense, de la nuque au ventre, à la grande joie du curé.

—Pourquoi riez-vous? dit Louis Langis. J'ris point moi. Il l'a fait un peu grand, mais il a raison. Voyez-vous, faut les montrer grands aux enfants; ces affaires-là, ça r'foule toujours en vieillissant."

En 1910, les pères de familles canadiens-français d'Ontario étaient conviés à Ottawa dans le but d'organiser l'Association Canadienne-française d'Éducation d'Ontario pour la protection et la défense de nos droits scolaires. Non seulement, notre paroisse était représentée à cette première réunion, mais elle n'a jamais manqué d'envoyer, depuis, des délégués à chacun des congrès subséquents. Nous avons compris que l'union fait la force, que l'Association accomplit un travail merveilleux et que son existence est nécessaire aujourd'hui, peut-être autant et plus que jamais. C'est pourquoi notre paroisse envoie chaque année une contribution substantielle. Je rends hommage aux officiers et chefs de groupe de la Ligue du Sacré-Coeur pour le beau dévouement qu'ils déploient à cette oeuvre indispensable.

Nous comprenons la nécessité du bon journal. "Le Droit" est notre journal et il est reçu par le plus grand nombre. Pour promouvoir et multiplier les abonnés, nous lançons il y a quelques années une campagne de propagande. M. Ariste Rodrigue, propagandiste émérite, a eu l'honneur de gagner un des plus beaux prix : un piano. Chelmsford n'a pas chômé. Pour bâtir église, école, presbytère, salle paroissiale, il a fallu des organisations et de la coopération. Rendons témoignage à ces braves paroissiens. Le zèle et la coopération qu'ils ont toujours déployés dans les trente-trois pique-niques et trente bazars que nous avons organisés jusqu'aujourd'hui méritent d'être cités à l'honneur. A cause de cela, nous avons pu rencontrer nos obligations, réduire la dette au point que nous espérons l'éteindre complètement dans peu d'années.

Chelmsford prospère lentement, mais sûrement. Depuis quelque



SALLE DE L'A.C.J.C., CHELMSFORD

temps, on remarque un progrès sensible dans la culture de la terre, l'entretien des bâtisses et l'amélioration des troupeaux. M. Roméo Leroux, notre agronome compétent et dévoué, a contribué pour une large part, à cet essor. Souhaitons qu'il continue longtemps encore à diriger et stimuler nos fermiers dans la culture méthodique de leurs terres!

La proximité des industries du nickel nous apporte des avantages précieux en fournissant du travail à ceux qui en ont besoin et en développant le marché de Sudbury. Hélas! ce voisinage comporte, d'autre part, des inconvénients désastreux: graves dommages causés aux récoltes par le soufre qui se dégage des hautes cheminées et que le vent transporte à plusieurs milles. Dans certains cas, les dommages sont un peu exagérés, mais ils existent réellement. Il est difficile d'en déterminer l'exacte proportion. Espérons qu'un bon jour, le gouvernement règlera la difficulté. Une compagnie qui fait des profits connus de 60 millions pourrait dépenser quelques millions pour ne pas nuire à la première et à la plus essentielle des industries, celle de la culture de la terre.

A Chelmsford, nous avons beaucoup de lumière. Il semble que notre soleil éclaire, réchauffe et réjouit mieux que dans aucune région du pays. C'est une compensation pour celle qui nous manque, lorsque notre bel astre va reprendre son repos de la nuit. Nous n'avons pas encore la lumière électrique et ce n'est pas ma faute. Après quinze ans d'effort, de voyages à Toronto et de correspondances, le Gouvernement et la Commission de l'hydro électrique avaient enfin consenti à nous installer l'électricité. La nouvelle était annoncée sur les journaux et à la radio, les contrats étaient signés avec les municipalités et les individus, les plans étaient préparés et quatre chars de poteaux rendus sur les lieux, quand, ô jour néfaste! le contrôleur d'Ottawa mit son veto. Que la guerre se termine pour le plus grand bien de l'humanité, que les sanctions disparaissent et nous profiterons, enfin, du bienfait de la lumière électrique. Alors, Chelmsford aura toutes les lumières. Nos amis, en attendant, invoqueront le St-Esprit et, trouveront toujours la meilleure voie à suivre.

ATTACHONS-NOUS AU SOL

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi nos colons ont élu ce coin du pays plutôt qu'un autre? Le bon Dieu conduit les grands et les petits événements, puisqu'Il est le maître des individus et des nations. Rien ne se fait au hasard. Il y a dans la nature, un ordre parfait régi par des lois physiques voulues par le Créateur. Le soleil se lève toujours à l'est et se couche à l'ouest; le mouvement des astres suit un ordre régulier et produit les jours, les nuits et les saisons. Le bon Dieu se sert des causes secondes pour se faire connaître et étendre son règne sur la terre.

Nos ancêtres sont venus ici de divers endroits pour y gagner leur subsistance. Voyant notre belle étendue de terre et sa qualité, ils désirèrent y demeurer définitivement. Quel en a été le résultat? De nombreuses paroisses se sont fondées, des écoles établies, des collèges, couvents, orphelinats, etc., ont ouvert leurs portes à nos enfants, nos malades et nos orphelins. Notre-Seigneur habite dans de nombreux tabernacles pour y recevoir les hommages de ses vrais adorateurs et les bénit eux-mêmes et leurs familles en attendant de les réunir dans la grande famille du ciel. C'est là notre mission et notre vocation comme nation.

Il est pénible de constater, de nos jours, que nombre de Canadiens français abandonnent leurs terres pour les laisser aux étrangers. La facilité de trouver de l'emploi, les gros salaires, les heures courtes de travail, l'amour des plaisirs et d'autres facteurs contribuent à détourner nos jeunes gens de l'industrie agricole. Pourtant l'avenir n'est pas assuré par le travail des mines.

Ayons un idéal plus élevé que celui d'être les serviteurs des autres. Ne soyons pas toujours des porteurs d'eau et des scieurs de bois pour les opulents financiers. Le bon Dieu nous a donné la force, la santé, le courage, la débrouillardise, servons-nous de tous les dons pour agrandir notre patrimoine national! Groupons-nous autour de nos clochers; c'est là encore que nous pourrons le mieux affermir notre foi, conserver nos saines traditions et coopérer à l'extension du règne du Christ! Nous accomplirons comme nos devanciers et nos ancêtres les "Gesta Dei per Francos"!

J'ai voulu apporter à la Société historique du Nouvel-Ontario mon humble part de bonne volonté et mettre en pratique notre devise: "Faire revivre notre histoire".

Voilà dans ces grandes lignes, l'histoire de la paroisse de Chelmsford. Elle évoque à mon coeur ces beaux vers de notre poète:

*"O notre histoire, écrin de perles ignorées
Je baise avec amour tes pages vénérées."*

CONISTON

par CÉCILE GIROUX (1)

Notre petite ville peut s'appeler un faubourg de Sudbury puisqu'elle en est située à huit milles à l'est, sur la ligne du Pacifique Canadien. Elle naquit en l'année 1900. A cette date, les deux frères Jean et Pierre Butler achetèrent, aux environs de la ville actuelle, une terre de huit acres qu'ils ont défrichées et cultivées. Deux ans plus tard, ils firent venir leurs parents.

En 1904, M. Edgar Gauthier acheta la ferme qui côtoie le chemin de Sudbury, à l'extrémité nord-est de la ville. Grâce à la construction de la voie ferrée du Canadien National, l'année suivante, plusieurs familles, entre autres, Samuel Durette, Napoléon Collin, vinrent dans la partie de la ville désignée aujourd'hui sous le nom de "Vieux Coniston". On demanda à M. Dennis O'Brien, premier maître de poste et premier marchand, de baptiser le petit village. Parmi la multitude de noms proposés, M. T.-P. Johnson, gérant d'une compagnie de construction, opta pour "Coniston", nom d'une ville au nord-ouest de l'Angleterre qui figurait dans un roman dont il achevait la lecture. Ce nom sourit à M. Dennis O'Brien et au ministre des postes à Ottawa.

Avec l'accroissement de la petite colonie, la construction d'une école s'imposa. Le soin en fut confié au R. P. Guillaume Lebel, jésuite, "patriote ardent, d'une grande vivacité d'esprit, d'allure, de décision et de résolution." Le titre de bâtisseur d'écoles qu'on lui décerna, il le mérita en fondant neuf écoles publiques-bilingues, publiques de nom, catholiques de fait. Il organisa aussi deux écoles séparées, bilingues et catholiques, et donna l'instruction à 400 enfants. A sa demande, un inspecteur canadien-français s'occupa de ces écoles (2). Si grande fut son influence en matière d'éducation qu'on le surnomma "The French Minister of Education for Northern Ontario" (3). Jusqu'à l'Evening Telegram qui louange le P. Lebel "To him has been delegated the matter of looking after the educational interests of the sparsely settled districts about Sudbury". "He is a slight, short man, bright of eye and quick of action, and he has thrown himself into his task with indefatigable interest" (4).

A Coniston, il fit bâtir, durant l'année 1906, une école, modeste maison de bois rond taillé en queue d'aronde, située au pied de la colline, sur la partie sud de la quatrième avenue. Elle fut dirigée par

(1) Mlle Cécile Giroux est la directrice de l'Ecole Séparée Notre-Dame-de-la-Merci, à Coniston, depuis sept ans.

(2) Le Droit, 26 février 1941.

(3) L'Action Française, mai, 1925, p. 290.

(4) Evening Telegram, 21 mars 1911.



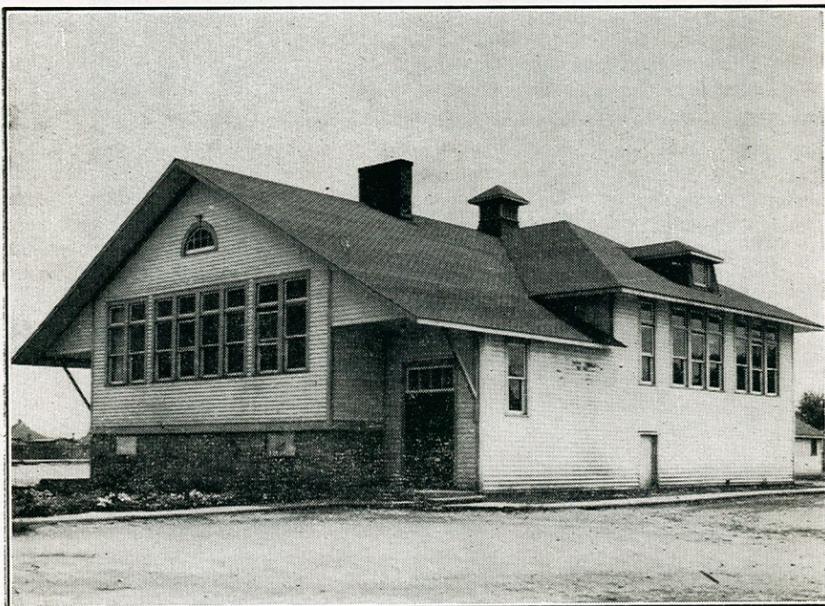
P. GUILLAUME LABEL, S.J.

une institutrice canadienne-française, Mlle Marie Fortin. Ce local servit jusqu'en 1913.

En 1911, la compagnie Mond Nickel, établie à Victoria Mines depuis quelques années, avait déjà épuisé le minerai de cet endroit. Elle acheta la mine de Garson et une partie de la mine Froot, situées à quelques milles de Sudbury. De là, nécessité de trouver un emplace-

ment propre à la construction de ses usines. La ferme de M. James O'Brien, située au sud de la ligne du chemin de fer Pacifique Canadien, à Coniston, semblait être un endroit propice. On choisit M. Edgar-T. Austin pour arpenter la ville que traverseraient trois lignes de différentes compagnies ferroviaires.

L'année suivante, on construisit une maison de pension pour accommoder le personnel du bureau et les employés de la compagnie



ÉCOLE SÉPARÉE

minière. Enfin, en 1913, la compagnie Mond Nickel déménagea ses usines de Victoria à Coniston.

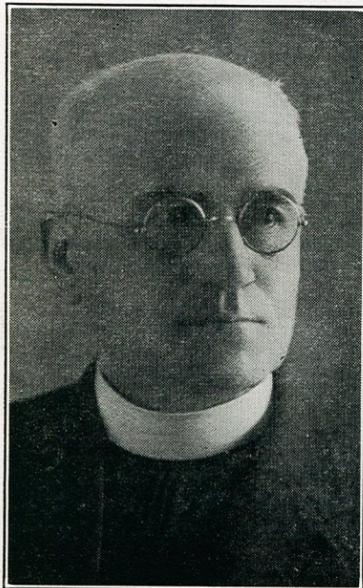
Quelques mois après son arrivée, la compagnie fit bâtir et meubler, au prix de quatorze mille dollars, deux écoles en tous points semblables, de trois classes chacune, l'une séparée, l'autre publique. En octobre, 107 élèves fréquentaient deux classes de la nouvelle école séparée. Ils étaient sous la direction de Mlles Marie Boivin et Mayme Armstrong. M. William Macdonald, ancien gérant-général de l'usine, remplissait les fonctions de secrétaire-trésorier. C'est dans cette même école, que, chaque dimanche, le Père Guillaume Lebel, S. J., célébrait la Sainte Messe, pour les fidèles. Jusqu'alors, ceux-ci devaient marcher

quatre milles à travers champs et broussailles, pour se rendre à l'humble chapelle de Wahnapiatae.

A cette époque, vinrent s'établir quelques marchands: M. D'Arcy Olivier, les "Norquay Brothers", M. Harry Pelletier dont le magasin passa aux mains de M. Léo Duhaime. En 1921, M. Antonio Michaud installa, à Coniston, une pharmacie qui appartient aujourd'hui à M. A. Desautels.

VIE RELIGIEUSE

En 1913, M. Wilfrid Aubry, de North-Bay, acheta un morceau de terre de M. Joseph Boudreau (1); puis, il offrit le terrain qui servirait à l'emplacement de l'église et du presbytère. Pendant l'hiver, la pierre



M. L'ABBÉ DUFRESNE



MGR J.-H. COALLIER, P.D.

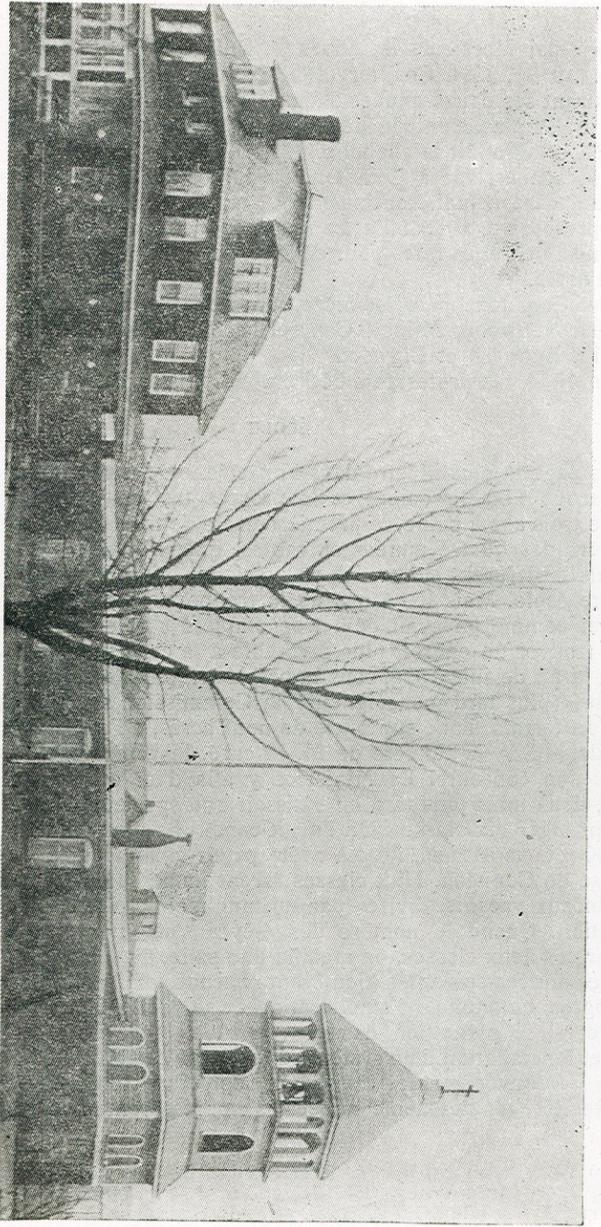
fut extraite des collines rocheuses du "Vieux Coniston" pour la construction du sous-sol. M. Médéric Laprairie avait la charge de ces travaux.

(1) M. Boudreau est un des rares survivants des premières années de la région (1883-84). A 14 ans, il travailla comme terrassier avec les cheminots qui ouvraient la route de Mattawa à Fort-William. (N.D.L.R.)



M. L'ABBÉ J.-H. BRUNEAU

La chapelle fut officiellement inaugurée et bénite par son Excellence Monseigneur David-Joseph Scollard, le 24 septembre 1914, en la fête de Notre-Dame de la Merci. Monsieur l'abbé P.-M. Roussel fut nommé premier curé de cette nouvelle paroisse. Pendant que M. le curé Roussel bâtissait l'église de Coniston, le Père Lebel lançait la construction de celle de Garson. Sous le vocable de Saint-Jean l'Évangéliste, cette chapelle fut bénite le même jour que celle de Coniston et, à partir de cette date, en devint la mission. Coniston fut plus tard



ÉGLISE ET PRESBYTÈRE, CONISTON

Presbyterian Church
1870-1871
Coniston, N.S.

desservie par Messieurs les abbés O. Dufresne, (1915-1918), A.-J. Mc-Millan (1918), J.-H. Coallier (1918-30), et J.-Henri Bruneau (1).

Durant ses douze années d'administration, M. le curé J.-H. Coallier embellit l'emplacement de l'église, construisit un nouveau presbytère, en 1926, et agrandit la chapelle.

Dès son arrivée à Coniston, en juillet 1930, l'abbé Joseph-Henri Bruneau, curé actuel, continua le travail d'embellissement de l'église et du presbytère. Il installa un magnifique chemin de croix. En 1938, il organisa de belles fêtes pour célébrer le jubilé d'argent de la paroisse et de l'école.

De Coniston, paroisse-mère, on desservait plusieurs missions: Laforest, Sellwood, Milnet, Capreol, Falconbridge, Garson, Wahnapi-tae, Dill, Burwash et Bigwood.

En 1914, les protestants bâtirent à Coniston deux églises.

ÉCOLE

La page la plus illustre dans l'histoire de Coniston est bien celle qui marque l'établissement et le progrès de son Ecole Séparée. Au bout de trois ans à peine, la première école de trois classes était fondée. Au cours des quatre années suivantes, quatre maisonnettes jumelles, qui plus tard furent converties en domiciles, vinrent se grouper autour de cette école. Mais les rangs de la troupe écolière grossissaient toujours et comme on avait déjà trop empiété sur le terrain de jeux, il fallait trouver un endroit plus favorable à la construction d'une école.

A la fin de juin 1925, sous la présidence de Monsieur le curé J.-H. Coallier, (plus tard monseigneur) la Commission scolaire fit l'acquisition d'un terrain d'une superficie de neuf acres, à l'extrémité nord de la rue Edouard. A la requête de M. le curé, la compagnie Mond Nickel fournit son concours. Le Ministère y alla d'un octroi de \$6,000 par année, deux mois plus tard on bâtissait une spacieuse école en briques pouvant loger dix classes. On l'avait construite pour le coût minime de \$42,000, et, en 10 ans, l'école a été payée sans aucun déboursé de la paroisse de Coniston. Huit classes furent immédiatement occupées; les deux locaux vacants, divisés par un mur mobile, servirent de salle de récréation. Quand le nombre des élèves s'accrut suffisamment pour remplir ces deux classes, on meubla une salle, au sous-sol.

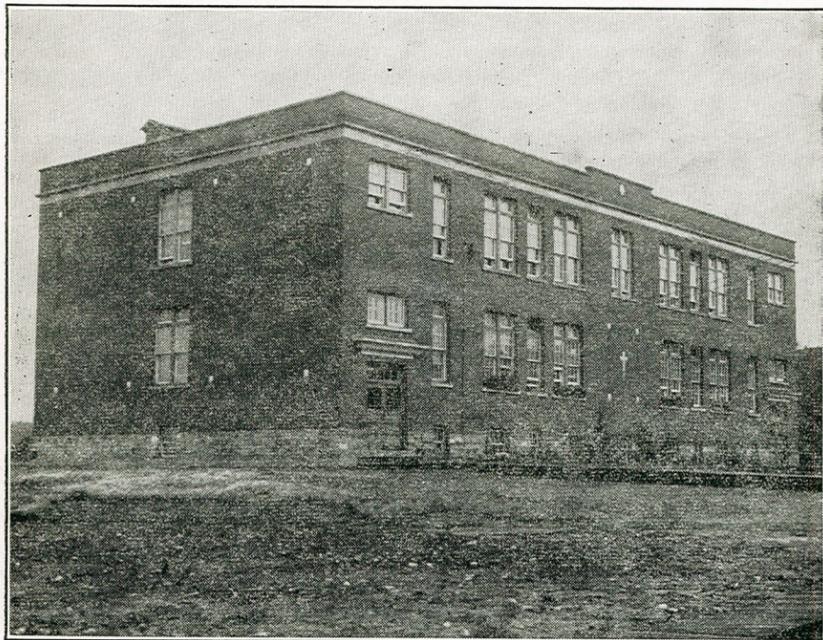
Les années suivantes ajoutèrent chacune quelques lignes à la page du progrès, notamment l'amélioration du terrain scolaire par la culture des fleurs, la plantation d'arbres; puis la fondation d'un cinquième cours et l'installation d'un système d'éclairage des plus modernes.

A la réouverture des classes en septembre 1938, 58 petits élèves, des première et deuxième années, s'empressèrent d'occuper les qua-

(1) Liste des vicaires: W.-T. Batterton, C.-J. Salini, L.-J. Côté, J.-A. Benoit, J.-J. McInnerney, J.-P. Coghlan, J.-P. Mann, G.-J. Dwyer, O. St-Pierre, P.-L. King, P.-B. Hussey, P.-L. Sturgeon.

rante sièges que leurs prédécesseurs avaient libérés. Il fallut encore recourir aux largesses de la Compagnie. A la demande de la Commission scolaire, la compagnie International Nickel, qui engloba la compagnie Mond Nickel en 1929, fit aménager deux classes primaires, un lavoir et une salle de jeux dans le Nickel Club.

Actuellement, la population scolaire compte 384 élèves: 209 d'origine canadienne-française, 81 d'origine irlandaise ou anglaise, 62 d'origine italienne et 32 d'origine polonaise et ukrainienne. Ce petit monde scolaire est dirigé par un personnel enseignant composé de sept instituteurs et institutrices bilingues et cinq de langue anglaise. Ceux-ci



ÉCOLE SÉPARÉE

sont aidés et reçoivent leurs directives des inspecteurs qui ont la charge de ce district. Voici la liste des différents inspecteurs qui ont travaillé dans la région: MM. J.-V. Scanlan, Joseph-S. Gratton, Joseph Béchard, R. Maurice, A. Gascon, Laurier Carrière, Louis Charbonneau, A. McNamara, Rémi Millette, Arthur Godbout (1).

(1) Coniston possède la seule Ecole Séparée Bilingue de tous les villages qui dépendent de l'International Nickel. De plus, la compagnie subventionne l'école.

Coniston existerait-il sans la présence des usines de nickel? Evidemment non. Plus de cinq cents hommes y gagnent leur pain quotidien. On peut dire que la population totale qui se chiffre à 2,245 âmes vit aux dépens de ces usines minières.

En 1929, la compagnie International Nickel augmenta la capacité de rendement de ses usines; ce qui permit de recevoir le minerai de Levack et de Creighton. C'est à Coniston que l'on prépare cet alliage qui, une fois traité à l'affinerie de Copper-Cliff, produit un métal si recherché dans le commerce, le Nickel *Monel*.

Sous la gérance de M. Edgar-T. Austin, la municipalité ayant une population de 1585 âmes, fut incorporée, comme ville, le premier janvier 1934. (1)



(1) Les Ontariens sont fiers de leur système municipal. Pour preuve, ce texte trouvé dans "Canada and its Provinces", 18ième vol. II, pp. 455 sqq. La loi des municipalités de 1849 qui règle la création et l'incorporation des divisions administratives est la grande charte de nos institutions. La province d'Ontario, comme toutes les autres provinces, se divise au point de vue administratif en comtés, cantons, puis en cités, villes et villages. "Nulle part au monde on ne trouve de semblables institutions aussi admirablement adaptées aux nécessités, à l'intelligence et au génie du peuple." Sir Charles Dilke dans "Problems of Greater Britain" embouche la même trompette: "Le système de gouvernement local en vigueur en Ontario peut être considéré comme un gouvernement presque parfait, et certes le meilleur de tout l'univers." (N.D.L.R.)

CHAPLEAU

par GEMMA GAGNON

Chapleau, comme la plupart des localités du Nouvel-Ontario, doit son existence à la Compagnie du Pacifique Canadien. Ce village est situé près de la ligne de partage des eaux, à 171 milles au nord-ouest de Sudbury. Il a une certaine importance dans le Nouvel-Ontario. Le village s'est peuplé de plusieurs Canadiens français venus du Bic et prend même figure dans l'histoire du monde littéraire. Louis Hémon, auteur du livre "Maria Chapdelaine", traduit dans plusieurs langues, y est venu mourir. Evidemment, ce dernier fait n'est qu'une parenthèse glorieuse dans l'histoire de Chapleau.

Après avoir signalé à quelles sources documentaires j'ai puisé, je vous rappellerai l'origine de Chapleau, ses premiers arrivés, la fondation des écoles, puis le développement de la paroisse.

Les sources d'information sont plutôt rares. Au mois de mai, à Chapleau, je rencontrai M. Dick Brownlee et Mme Léon Noël, une des plus anciennes citoyennes du village. Ils ont bien voulu fournir des renseignements glanés ici et là. Sur l'historique de la paroisse, j'ai obtenu des archives du Collège du Sacré-Coeur, à Sudbury, comme de M. le curé Roméo Gascon une excellente documentation.

La naissance de Chapleau date de la mi-octobre 1883, à l'époque de la construction du chemin de fer Pacifique Canadien. A l'origine, deux rangées de wagons-marchandises servaient de demeures aux premiers habitants; ces wagons avoisinaient l'endroit où se trouve actuellement la soute à charbon tout près du magasin de M. Georges Butcurelli. La première rangée de wagons était connue sous le nom de "Goslin Avenue"; quant à la deuxième rangée de wagons, elle reçut plus tard le nom de la rue "Tuyau de poêle". (Stove pipe).

Les premières femmes à hiverner à Chapleau portaient le nom de Mesdames S. B. Eyrie, Dick Brownlee, Car, Curran, Nobel, Pausé, et Léon Noël de Tilly. Cette dernière eut la bonne fortune d'imposer un nom français au nouveau village; elle proposa avec succès celui de "Chapleau" en l'honneur de Sir Joseph-Adolphe Chapleau, alors secrétaire d'Etat, pour le Dominion. Monsieur Léon-Noël de Tilly, son époux, ingénieur, fut chauffeur de la première locomotive qui entra chez nous, en l'automne de 1885.

Au printemps de 1885, un feu de forêt ravagea le village et toute la région. Pour se protéger, les habitants gagnèrent un puits de sable où ils trouvèrent un refuge assuré. Après ce désastre, Mme Eyrie, la première femme venue à Chapleau, quitta la place. Aussi le titre de première pionnière établie définitivement revient à Mme W. Moore. Elle demeura d'abord dans un wagon à marchandise. Cette pionnière de 1884 habite encore notre ville.

Le "Vieux Chapleau" était situé sur la côte sud de la voie ferrée,



M. LAMBERT LAFRANCE

près de l'endroit où s'élève l'hôpital Lady Minto. La Compagnie du Pacifique Canadien y avait construit quelques maisons et la Compagnie de la Baie d'Hudson avait un poste à la Baie Mulligan, à environ 4 milles du village. Les locataires du Pacifique Canadien faisaient affaire à ce comptoir et ne se rendaient que rarement au "Vieux Chapleau". La même année, une maison de pension fut bâtie par les frères Carr, en face de l'emplacement de l'hôtel Algoma.

En 1886, Chapleau comptait cinq magasins appartenant à différents propriétaires dont voici les noms: M. T.-A. Austin qui fut aussi le premier maître de poste, M. Deland, M. Kellett, la Compagnie de la Baie d'Hudson et M. Manion. Ce dernier était le père du Dr R.-H. Manion, ancien

chef de l'Opposition. T.-A. Austin est le père de Bill et de Allan Austin, propriétaires du moulin Dalton Lumber, il fut le premier à se procurer un cheval. La même année, dans une annexe du premier magasin Austin, s'installa comme barbier M. Dick Brownlee, nouvellement arrivé.

PREMIERS CITOYENS

Parmi les premiers citoyens, on remarquait un grand nombre de Canadiens français du Bic et des régions avoisinantes. Voici les noms des principaux: MM. Lambert LaFrance, père de M. Adélarde LaFrance, de Sudbury, François Blais, Noël Lemieux, Majorique Thériault et Thomas Bouillon, de Rimouski, Napoléon Blanchette, de l'Île du Bic, Alexandre Langis, du Sacré-Coeur (Bic), Octave Boucher, de l'Île Verte. D'autres vinrent plus tard: Georges Ouellette, Adélarde Parent, et son frère, Alphonse Gagné, Octave Morin, Alfred Leclair, Baptiste Michaud, Albert et Louis Longchamp, Joseph Lévêque, Félix Godbout, de l'Île Verte, et mon père, Hildebert Gagnon, natif du Bic, qui vint à Chapleau, en 1900.

Les familles trop nombreuses forçaient les paysans d'en bas du fleuve, du Bic en particulier, à émigrer. C'était le temps de la construction du Pacifique Canadien. La Compagnie envoyait ses agents recruteurs dans toutes les parties du Québec; ils avaient ordre d'engager les travailleurs et de les attirer dans l'ouest, c'est-à-dire dans la région de Cartier, de Chapleau, de White-River et de Schreiber. Ces Canadiens étaient employés à la construction comme ouvriers, peintres, contre-mâtres, et plus tard comme chauffeurs et ingénieurs mécaniciens. Ils travaillaient l'été et retournaient passer l'hiver au Bic, village situé sur les bords du fleuve St-Laurent et sur le parcours du chemin de fer Canadien National.



PIONNIERS, CHAPLEAU

VERS LE PROGRÈS

Chapleau se développe. Le premier homme à s'établir pour de bon à Chapleau s'appelait Alexandre Langis. En 1885, il travaille pour le Pacifique Canadien qu'il laissera en 1901 pour s'adonner au commerce. L'année suivante, la firme Langis-Jackman est organisée. En 1890, en arrière du magasin Austin, Octave Boucher ouvrit une boucherie. La même année, on bâtit l'hôtel Algoma qui brûla peu après; M. Joseph Chartrand reconstruisit quelque temps plus tard. En 1907, MM. Harvey West et Charles Tilley bâtissent l'hôtel Queen. La taverne prit le nom de "Bidega Bar" et possédait plusieurs rangées de barils de boisson.

Les magasins firent de bonnes affaires. On pouvait y trouver de tout: des meubles de jeunes mariés aussi bien que des tombes, des bagues, des habits qui voisinaient avec des barils de lard salé, des tonnes de mélasse, des sacs de farine et de fèves.

M. Téléphore Serré, un commis général de la Compagnie de la Baie d'Hudson, était populaire à Chapleau. Pour égayer les gens, il organisait des soupers et des soirées du "Bon Vieux Temps". On dansait au son de l'accordéon et du violon. Il avait l'avantage de parler trois langues: le français, l'anglais et l'indien. Il développa le commerce des fourrures par l'échange des armes à feu, du matériel de chasse, des traînes sauvages, des canots, des tentes, des boîtes de fer blanc, des plats, des lampes à l'huile. M. Serré transportait ses marchandises en

traîneau à chiens. Mais, dans notre petit village, personne ne vit, en ces temps reculés de la colonisation, des oranges, des pamplemousses, des légumes frais et des pommes ou de la crème glacée.

INSTRUCTION

A Chapleau, on comprit vite l'importance de l'instruction. En 1888, on organise la première bibliothèque. On l'installa d'abord dans un



COUVENT DES SOEURS DE STE-MARIE
DE NAMUR, CHAPLEAU

wagon-passager pour la placer ensuite dans un édifice approprié. L'année suivante, l'Etoile du Nord (North Star), le premier journal de l'endroit parut. La première école fut plus que modeste. Mlle Agar, première institutrice, enseignait sous la tente. Elle fut remplacée par Mlle Fortin qui fit la classe dans le vestiaire de l'église. Il n'y avait que douze élèves. Mlle Stewart lui succéda en 1889. Elle enseigna elle aussi sous une tente où se dresse actuellement la "United Church". On bâtit la première école à l'endroit où se voit l'édifice en face de l'école primaire supérieure. Monsieur T. Austin a fourni le bois.

En 1901, Chapleau fut constitué municipalité urbaine. Monsieur G.-B. Nicholson en fut le premier maire et devint plus tard député conservateur au parlement fédéral pour le district d'Algoma-Est. Peu à peu Chapleau s'accrut, acquit un pouvoir d'eau et d'électricité, une bibliothèque, un hôpital. La population actuelle de 2,440 âmes est fière de ses trois églises, de ses écoles (écoles séparées, publique et école primaire supérieure), une école pour les Indiens d'une valeur de \$100,000, une école-wagon qui fait le trajet entre Cartier et White River. A part ces maisons d'éducation, une banque, des terrains de golf, plusieurs hôtels, un cinéma, un club de "Y.M.C.A."

De partout, Chapleau attire les chasseurs et les sportifs. La petite ville est bâtie sur les rives du lac Kebsquasheshing (Grassy Lake); cet affluent de la Baie James coupe l'immense terrain de chasse d'une superficie de 5,000 milles carrés. C'est le plus large de l'Ontario. On le protège et on le réserve pour le gibier et le poisson.

VIE RELIGIEUSE

La vie religieuse joua un grand rôle dans l'essor pris par Chapleau. L'endroit fut desservi d'abord par les Pères Jésuites. On leur avait confié le ministère auprès des ouvriers employés à la construction du chemin de fer Pacifique Canadien, de North-Bay à Fort-William. C'est ainsi que l'on vit "missionner" le long de la ligne du Pacifique Canadien les Pères Jean-Baptiste Nolin, Louis Côté, Richard Baxter, Edmond Rottot, Hyacinthe Hudon, Joseph Grenier.



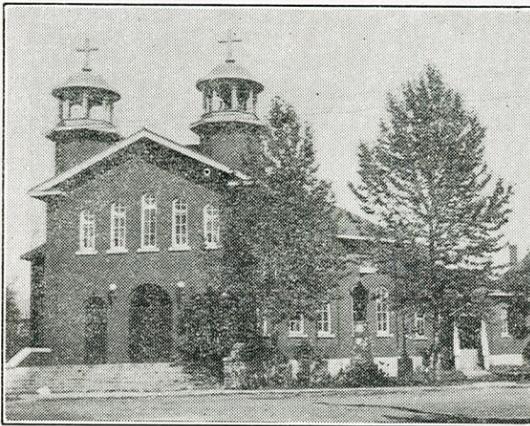
P. PROULX, S.J.

Pendant quatre ans (1884-1888) le P. Côté se dévoua dans cette région, disant la messe et administrant les sacrements dans les camps de construction, dans les maisons privées, à la campagne. C'est grâce à son zèle si les pionniers eurent une chapelle; ils la construisirent sur l'emplacement du magasin Collins.

C'est en 1884, s'il faut en croire les archives du Collège du Sacré-Coeur, qu'eut lieu à Chapleau une manifestation de foi semblable à

celle de Warren—grandiose cérémonie décrite dans un de nos Documents Historiques (1).

M. Raphaël Melanson, père de l'archevêque de Moncton, organisa la fête. Il mit à la disposition du missionnaire un wagon-plate-forme. On y éleva un autel dans un décor de sapins. Des femmes, des enfants et un grand nombre d'hommes assistaient au Saint Sacrifice de la Messe, offert à Dieu, pour la première fois, d'une manière aussi solennelle. Après plus de quarante ans, M. Melanson parlait avec émotion de ce spectacle inoubliable. On lui avait légué le crucifix et les deux petites statues qui ornaient l'autel qu'il offrit à son fils le jour de son ordination.



ÉGLISE DE CHAPLEAU

En septembre 1891, le Père Joseph Grenier érigea une nouvelle église; elle devint la proie des flammes en décembre 1918. En 1899, le P. Edouard Proulx succéda au Père Carré qui séjourne à Chapleau, un an, juste assez longtemps pour finir l'intérieur de l'église. Plusieurs se souviennent encore du bon Père Edouard Proulx. Son souvenir reste encore vivant dans le cœur des paroissiens qui l'ont connu. Actif, entreprenant, jovial, il fut aimé de tous. Il dota l'église d'un excellent système de chauffage, puis il bâtit une école séparée et un presbytère. A Chapleau, il fut curé à deux reprises: 1899-1903, puis de 1906-1911. Pendant cette absence de trois ans, le P. Eugène Lefebvre installait trois beaux autels.

C'est en 1911 que le Père Proulx quitta cette belle paroisse où il s'était dépensé corps et âme pour le bien de ses ouailles. Catholiques et

(1) Documents Historiques, No. 2, Aperçu sur les origines de Sudbury, p. 8.



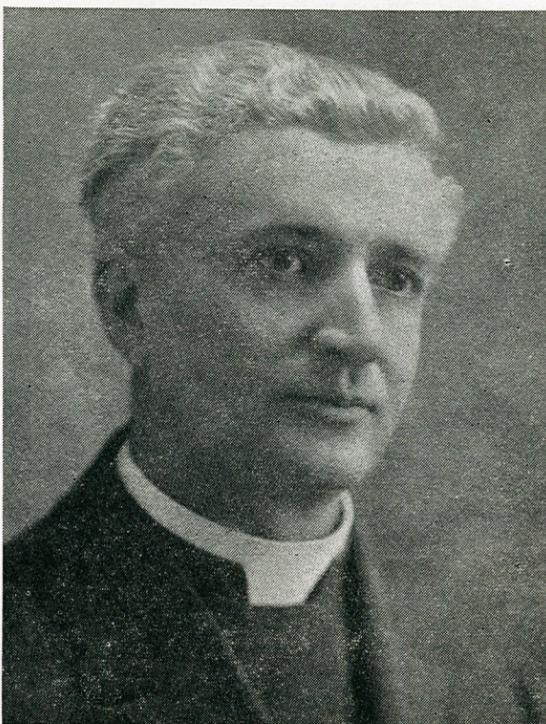
PRESBYTÈRE DE CHAPLEAU

protestants regrettèrent le départ de ce saint homme joyeux qui répétait à tout propos: "Que le bon Dieu est donc bon!" Les Pères Jésuites, le 19 octobre 1911, laissèrent la paroisse à un prêtre zélé, qui était, depuis deux ans, curé à Cochrane. Nommons M. Roméo Gascon, l'actuel curé de la paroisse du Sacré-Coeur (1).

(1) MM. Albert Routhier et S. Laferrière exercèrent le ministère à Chapleau comme vicaires.

Ses générosités comme sa piété sont un secret pour personne. Son dévouement est admirable. Que d'oeuvres accomplies pour son église; installation des lumières électriques, décoration, construction d'une nouvelle église en brique solide qu'il inaugura en la fête de Noël de l'an 1919. En 1920, il organisa une fête nationale en l'honneur de Louis Hémon, mort accidentellement en 1913, près de Chapleau. A cette occasion, la Société St-Jean-Baptiste de Montréal érigea un monument à la mémoire de cet écrivain illustre dans le cimetière de la paroisse.

En juin 1938, aux fêtes du 25ième anniversaire de la mort de Louis Hémon, la Société des Amis de Maria Chapdelaine et le Pacifique Canadien élevèrent un autre monument à ce même auteur dans le parc de la gare. Parmi les délégués, on remarquait: Mgr O. Maurault, P.S.S., l'hon. Fabre-Surveyer, Léon-Mercier Gouin, M. Humphry, représentant le président du Pacifique Canadien et plusieurs autres. Marie



M. L'ABBÉ ROMÉO GASCON

Hémon, soeurs de Louis, et Lily, sa fille, firent le voyage de France pour assister aux fêtes. Sa soeur avait apporté un peu de terre prise sur le terrain de famille du cimetière breton, qu'elle répandit sur la tombe de son frère. Elle rapporta en Bretagne de la terre du cimetière de Chapleau.

Signalons aussi l'érection d'un monument au Sacré-Coeur tout en bronze en face de l'église et d'un calvaire de même métal placé dans le cimetière, la construction d'un couvent (par Messieurs Pierre et Alexandre Tremblay, mes oncles), pour les Soeurs de Ste-Marie de Namur arrivées en 1924, et la décoration de la nouvelle église par l'artiste Faniel.

En 1933, M. le curé Gascon fêtait ses noces sacerdotales. Elles furent splendides. Les prêtres, comme les fidèles, tenaient à manifester officiellement et ce n'était pas la première fois, leur attachement et leur gratitude pour un pasteur aussi dévoué et aussi aimé.

x x x

L'histoire de Chapleau n'est pas finie, elle commence; d'autres plus compétents que moi auront, je l'espère, le temps de rappeler le dévouement des fondateurs de Chapleau.

Ces récits transmis par les anciens citoyens, nous en retrouvons de pratiquement semblables dans l'histoire de tous les villages. C'est bien "la petite histoire de notre pays". Souvent en fait, la grande histoire se compose de parcelles, de la fusion de petites histoires.

L'histoire de mon village est un exemple concret des résultats de ce travail à long terme et de cette inépuisable patience des femmes et des hommes de chez nous, de ces femmes et de ces hommes qui ont bien aimé leur Dieu et leur pays et se sont efforcés de les bien servir.

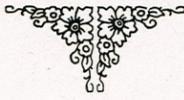


TABLE DES MATIERES

	pages
Avant-propos DR RODOLPHE TANGUAY	3
Liste des membres de la Société	4
Enquête d'histoire locale M. RAOUL BLANCHARD	7
Chelmsford MGR STÉPHANE CÔTÉ	12
Coniston MLLE CÉCILE GIROUX	30
Chapleau MLLE GEMMA GAGNON	39



